



GEORGES DE NANTES

MARTYR DE L'OBÉISSANCE DE LA FOI

DEUXIÈME PARTIE

À partir de l'année 1958, au moment où il était accueilli dans le diocèse de Troyes par Mgr Julien Le Couëdic pour y fonder une communauté de moines-missionnaires dans l'esprit de saint Charles de Foucauld, l'abbé Georges de Nantes devait prendre la défense de l'Église contre une partie d'un clergé français glissant dangereusement vers l'hérésie progressiste.

Cette opposition de notre Père contre ce parti dans l'Église devait s'accroître le 13 octobre 1961 avec une Déclaration par laquelle les cardinaux et archevêques de France, au nom d'une morale catholique falsifiée, se faisaient les complices actifs de la trahison d'un général de Gaulle livrant sans défense aux couteaux des fellaghas musulmans la terre chrétienne française d'Algérie.

Et cette opposition à un parti progressiste, au sein de l'Église de France, devait conduire notre Père à s'élever contre tout un concile, celui de Vatican II, qui, à des majorités écrasantes, adoptait les lois nouvelles d'une Église réformée, appelée à se fondre au sein d'un ensemble plus vaste,

celui du "Mouvement d'animation spirituelle de la démocratie universelle". Et d'une opposition au Concile, notre Père devait en venir au combat dra-

matique du fils contre son père, d'un simple prêtre contre le pape Paul VI.

Au nom de quelle autorité notre Père a-t-il agi ?

Mais tout simplement au nom de l'autorité de toute l'Église qui impose à ses enfants cette obligation :

« Les fidèles du Christ sont tenus de professer ouvertement leur foi dans toutes les circonstances où leur silence, leurs hésitations ou leur attitude signifierait une négation implicite de la foi, un mépris de la religion, une injure à Dieu ou un scandale pour le prochain. »
(c. 1325 §1 CIC/1917)

Évidemment, personne n'avait pu imaginer que ce devoir de professer sa foi dut un jour s'exercer à l'encontre des pasteurs, des « vrais docteurs » et « vrais maîtres des fidèles confiés à leurs soins ».

Et c'est ce que notre Père a accompli fidèlement durant toute sa vie sacerdotale. Par esprit de désobéissance ? Par esprit propre ? Par esprit de démesure ? Par orgueil ?



Non pas, mais simplement par obéissance, par obéissance de la foi, de ce don de la foi qu'il reçut à son baptême et qui lui fut enseignée par ses parents, par les prêtres et ses professeurs de séminaire au point d'en jouir, par une grâce tout à fait particulière, avec une plénitude extraordinaire. C'est cette obéissance de la foi qui l'a engagé à la professer suivant une mission singulière, celle de moine-missionnaire, assignée par le Bon Dieu, se retrouvant seul dans un désert, celui d'une Chrétienté dévastée, au milieu d'une génération impie, renégate et apostate, tel Notre-Seigneur face à Caïphe, aux grands prêtres, aux pharisiens et sadducéens, tous rebelles endurcis à son enseignement. Il n'y a pas d'autre explication pour qu'un prêtre à lui seul, sans calcul, sans la moindre ambition de voir aboutir ses prodigieux talents, se soit fait l'héritier de toute la Tradition de l'Église pour prêcher à temps et à contretemps contre les faux frères, pour combattre non pas une seule, mais une multitude d'erreurs doctrinales partagées non plus seulement par un parti, mais par tout un clergé de France, par tout un concile et finalement par le Souverain Pontife en personne.

À la lumière de toute cette Tradition de l'Église dont notre Père avait une connaissance que l'on pourrait dire totale, aimable, savoureuse, mystique, il connaissait et comprenait, dans toute leur profondeur et toutes leurs conséquences sur le salut des âmes des foules de fidèles, les erreurs de leurs pasteurs qui les abandonnaient ou les entraînaient dans leurs passions hérétiques.

C'est cette connaissance et compréhension surhumaine de ces erreurs, qui ravageaient et ravagent encore aujourd'hui le Troupeau, qui a empêché notre Père de s'en faire un tant soit peu le complice par son silence. Il devait parler pour prêcher dans sa plénitude la Vérité de la foi catholique, il n'a cessé de parler pour enseigner les âmes et dénoncer les erreurs des faux prophètes, même en la personne du Pape, et sa parole ne fut jamais prise en défaut. À cet égard la Notification publiée le 9 août 1969 par la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi est d'une importance capitale (cf. *Il est ressuscité* n° 259, octobre 2024, p. 24 à 32). Aucune erreur doctrinale explicitement établie à partir des écrits de notre Père, même dans ces graves accusations en hérésie à l'encontre tant des Actes du concile Vatican II que de ceux du pape Paul VI. D'où cette absence de sanction canonique prise à son encontre dont notre Père a pu tirer deux conséquences.

Première conséquence : « Le mauvais procès qui vient de s'achever, par une apparente, mais illusoire condamnation de notre Contre-Réforme, prouve qu'il y a aujourd'hui en une seule Église et jusqu'au cœur de son unique Chef, deux systèmes irréconciliables, deux traditions dont les eaux mêlées ne se confondent pas. Les juges du Saint-Office pensaient me soumettre à la Réforme au nom de notre commune foi catholique ou, si je m'y refusais, me convaincre de schisme et d'hérésie. Ils ont dû reconnaître en cours de procès qu'il y avait là une impossibilité pratique et doctrinale. Notre Contre-Réforme s'inscrivait dans la ligne de la Tradition catholique, leur Réforme demeurait en deçà de la foi, dans une ligne antagoniste de tradition hérétique. » (*Pour l'Église*, tome 2, p. 361)

Deuxième conséquence : « La sentence de mes juges admet mon appartenance à l'Église de Jésus-Christ : je ne suis ni hérétique ni schismatique (...). Il est certain que la Contre-Réforme n'a rien de criminel au regard de l'Église sainte. C'est une doctrine et une action qui ne sont pas condamnées. En toute vérité comme en toute justice, nous pouvons être d'Église en toute tranquillité de conscience, nous qui sommes de Contre-Réforme, et même en démontrant chaque jour que c'est la Réforme de l'Église qui est contre l'Église ! Pour nous, prisonniers du Christ, mais libres de tout esclavage humain, nous demeurons dans l'Église, opprimés, vexés, calomniés sans doute, mais notre essentiel est sauf. Nous n'avons qu'à prier Dieu d'abréger notre épreuve, en l'acceptant avec patience, selon sa sainte Volonté (*Pour l'Église*, tome 2, p. 360 et 361).

En 1969 devait commencer la deuxième partie de la vie sacerdotale de notre Père par-dessus laquelle passe l'abbé Jean-Eudes Coulomb sans en dire le moindre mot dans son étude canonique. Et pour cause ! Durant vingt-quatre années, en dehors de paroles homicides et vexatoires et de silences assourdissants de la part d'une hiérarchie à vrai dire bien embarrassée, aucune sanction canonique à commenter. Notre Père mena seul, mais avec une impressionnante autorité et la souveraine liberté que lui donnait le droit de l'Église, un gigantesque combat de contre-réforme, d'abord en professant dans sa plénitude la Vérité pour éclairer les âmes, et ensuite pour les prémunir contre les erreurs doctrinales contenues dans les Actes du concile Vatican II et des enseignements subséquents.

(père Bruno de Jésus-Marie.

UNE ŒUVRE DOCTRINALE DE CONTRE-RÉFORME ET DE RENAISSANCE DE L'ÉGLISE

Le 13 mai 1971, l'abbé Georges de Nantes lance une campagne qui relève le défi du cardinal Suenens :

« Au lieu de nous lamenter et de prêcher inutilement le retour au passé ou la “réforme” de Vatican II, mais en “modéré”, préparons l'avenir ! »

Il se livre à l'étude attentive et critique des Actes du Concile qui consiste en seize textes, “constitutions”, “décrets” et “déclarations”. Après avoir décelé les germes d'hérésie, de schisme et de scandale semés dans ces documents, il formule, dans un exposé dogmatique, les contre-propositions de schémas réparateurs et conquérants.

« Les questions débattues sont nouvelles, en partie du moins, reconnaissait notre Père, et elles nous contraignent à résoudre des difficultés que les anciens ne connurent pas. Notre catholicisme aura ainsi des progrès théologiques et institutionnels à faire [...]. Nous ne voulons pas “revenir” à Vatican I, ni au concile de Trente ni à celui de Nicée ! Nous voulons que Vatican III décante Vatican II, isole et élimine son poison. »

Tel est le programme que l'abbé de Nantes remplira par des conférences mensuelles données salle de la Mutualité, à Paris, pendant vingt-cinq ans, et dans le mensuel de la *CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE AU VINGTIÈME SIÈCLE* pour reconstruire une Église figurée dans le “troisième secret” de Fatima, publié en l'an 2000, pour l'“entrée dans le troisième millénaire”, comme « *une grande ville à moitié en ruine* ».

C'est dans cette perspective que notre Père a ouvert les voies d'une “réforme de la réforme”, sage et prodigieuse, savante et enthousiasmante, et ce dans toutes les disciplines de notre sainte, unique et vraie religion, qu'elles soient théologiques, exégétiques, mystiques, métaphysiques, philosophiques, morales et même politiques et historiques.

Pour ne donner qu'une idée de leur étendue : une étude sur une *théologie kérygmatisque* revenant à l'annonce franche de la Parole de Dieu sur laquelle les Apôtres ont fondé l'Église le lendemain de la Pentecôte, pour préparer une esthétique mystique dont le point de mire est « la recherche d'une voie ouverte, praticable, vers Dieu, d'union à Dieu possible, parlante et sûre ». Pour une compréhension plus élevée de ce que notre Père appelait notre “ligne de crête”, il entreprit le récit historique des grandes crises de l'Église dont il sut tirer les leçons d'un « *traditionalisme intelligent* » qu'il sut aussitôt mettre en pratique dans une *étude des sacrements*. Donnée au moment où faisait rage la controverse qui enflammait les cœurs et surtout les passions à propos de la “nouvelle messe”, le Père Congar loua publiquement la valeur de cette étude.

Une lumière, reçue en entrant en théologie dogmatique au séminaire, à propos de la notion de “*personne*” illumina toute la vie de notre Père et le conduira à réorganiser tout le savoir humain en définissant l'être privilégié qu'est la personne humaine par ses relations d'origine. Il s'agit de démontrer à l'homme qu'il n'est pas le centre de l'univers ni son terme, qu'il n'est pas à lui-même sa propre fin. Mais qu'étant créature de “*JE SUIS*”, il est appelé par Lui à s'accomplir et à se sauver en faisant corps avec ses frères humains, dans le corps du Christ, à la louange de la gloire du Père. Ce sera tout l'enjeu de cette *métaphysique relationnelle* de notre Père qui se prolongera en une *démonstration apologétique* pour décrire l'ordre de l'univers sous la lumière de cette certitude de la présence de Dieu sans cesse agissante dans sa création pour la poser dans l'être et en orienter le développement selon une “orthodromie” divine. Notre Père scruta ainsi l'histoire universelle pour en découvrir la force axiale : du “big-bang” originel à la révélation de Jésus-Christ, où Dieu déclare son amour, à la fondation de l'Église et au retour de toute la création à Dieu, en Elle et par Elle, dans l'amour.

Mais le pilier de cette “doctrine totale” enseignée par notre Père, est le grand Message de grâce et de miséricorde pour le salut des âmes, des nations et de l'Église, révélé à Fatima par Notre-Dame en 1917. Dieu « *veut* » instaurer la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, et ses ministres, en particulier les Souverains Pontifes qui se sont succédé depuis, Jean-Paul I^{er} excepté, n'ont pas accepté de soumettre leur magistère à cet ordre du Ciel !

Voilà le secret des secrets de ce mystère d'iniquité d'un clergé, répondant à l'appel d'un Paul VI triomphant, se livrant avec frénésie ou par servilité au “*culte de l'homme*”. Le message de Notre-Dame constituera pour notre Père la garantie du Ciel, touchant à la fois la vérité de l'ensemble de son enseignement magistral donné à toutes âmes voulant s'approcher de Dieu, et la légitimité de son combat contre deux terribles tentations, celle de l'hérésie et celle du schisme plaçant chaque fidèle, chaque prêtre dans un inextricable dilemme, du moins pour ceux qui brûlent de l'amour de l'Église et de la fidélité à la foi de leur baptême. Ce dilemme devait connaître à partir de l'année 1969 une intensité inattendue.

COMBAT CONTRE LE SCHISME

Le 21 juillet 1969, l'abbé de Nantes reçut la visite de plusieurs prêtres intégristes qui voulurent l'entraîner à faire schisme. Ils jugeaient, de leur seule autorité, que le nouvel *Ordo Missæ* qui devait entrer en vigueur le 30 novembre 1969 était hérétique et rendait invalide la célébration du Saint-Sacrifice de la messe, le pape Paul VI étant déposé par le seul fait de l'avoir promulgué.

Notre Père tenta, en vain, de leur montrer qu'en admettant même que le Pape ait été déchu du fait de la promulgation d'une messe hérétique et invalide, encore fallait-il que toute l'Église constate et reconnaisse cette "déposition" par un jugement de l'autorité romaine. « Vous pouvez argumenter, démontrer, polémiquer, en formulant une accusation d'hérésie contre Paul VI. Mais tant que le Magistère de l'Église n'aura pas rendu une sentence dogmatique, votre pensée ne sera que l'opinion d'un théologien qui peut se tromper. Donc, il faut obtenir un jugement. »

Ces prêtres ne voulant pas se rendre à ces raisons impérieuses, catholiques et romaines, notre Père les mit littéralement à la porte, ne consentant pas à entretenir des relations avec des clercs ouvertement schismatiques, mais il comprenait que la Maison de Dieu était désormais menacée par un nouveau péril dont la réforme du rite de la messe était l'occasion.

N'étant d'aucun parti pris, notre Père mit aussitôt ses analyses théologiques à l'épreuve de la pratique des Églises locales et de celle de Rome pour faire ce constat : partout, que ce soit à Rome, à Madrid, en Allemagne, en Suisse, au Portugal et même en Australie, le rite nouveau imposé par la volonté du Pape était accepté par tous, quoique sans enchantement. Il était donc impossible d'affirmer que cette Messe est invalide puisque toute l'Église catholique partout dans le monde acceptait de la célébrer quotidiennement. « Toute l'Église n'aurait pu accepter, même par obéissance au Pape, un simulacre de Sacrifice... L'argument est catégorique : si aujourd'hui, partout dans le monde, l'ensemble du clergé catholique célébrait un culte invalide, ne donnant aux fidèles à adorer et consommer que du pain et du vin en lieu et place du Corps et du Sang adorables de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et si toute la communauté catholique participait à ce simulacre en se trompant dans sa foi, alors les promesses du Christ à son Église auraient été vaines, l'enfer aurait prévalu et il n'existerait plus d'Église de Dieu. » (*Pour l'Église*, t. 3, p. 62)

Le combat de notre Père contre la dérive schismatique devait prendre une tournure dramatique avec Mgr Marcel Lefebvre, chef de file de la minorité traditionaliste lors du Concile et qui l'avait enjoint en 1968 à ne pas accepter l'acte de soumission que les consultants du Saint-Office voulaient lui faire signer, ce que notre Père était prêt à faire par un acte héroïque d'obéissance. C'est dire que Mgr Lefebvre était parfaitement conscient de l'hérésie de la réforme conciliaire. Peut-être recommanda-t-il à notre Père de réparer ce que sa propre conscience lui reprochait : d'avoir consenti à soussigner tous les Actes du Concile y compris la déclaration sur la liberté religieuse et la constitution sur l'Église dans le monde de ce temps !

Mais le prélat avait préféré choisir une autre voie que celle d'une opposition frontale qui l'aurait nécessairement conduit à une opposition au Pape. Il fonda en

Suisse un séminaire, une fraternité sacerdotale composée de prêtres bien formés pour "faire l'expérience" de la tradition et répondre ainsi aux attentes spirituelles des âmes soucieuses d'assurer leur salut... Il passait sous silence toute critique des Actes du Concile et du pape Paul VI vis-à-vis duquel il feignit une ostensible soumission. Pourtant il était évident aux yeux de tous, à commencer à ceux du Pape, que cette fraternité sacerdotale était fondée dans un esprit tout à fait contraire à la réforme conciliaire de l'Église. Et ce qui devait arriver arriva avec l'annulation brutale par Rome de tous les décrets canoniques d'érection du séminaire, annulation que brava Mgr Lefebvre en 1976 en conférant l'ordination sacerdotale à toute une série de séminaristes.

Ainsi, Mgr Lefebvre passait d'une soumission apparente, inconditionnelle et donc coupable au Pape et à sa réforme de l'Église, à une insubordination encore plus coupable en créant un clergé contre des interdictions, des sanctions, contre les prescriptions générales du droit canonique, l'établissant ainsi dans le schisme ou en tout cas dans la voie du schisme.

« Mgr Lefebvre pourra venir à résipiscence, et chacun de ses prêtres et de ses disciples individuellement. Mais son œuvre est à jamais compromise, elle n'a plus d'avenir qu'en dehors de l'Église et contre l'Église. Il est désormais non seulement inutile, mais coupable de s'y associer », écrivait notre Père dans son édit d'août 1976 : « *La mauvaise cassure* ».

« Mgr Lefebvre déclare qu'à travers lui et ses jeunes séminaristes, c'est le sacerdoce de toujours, c'est la messe de toujours qui sont visés mortellement », écrivait notre Père. « En justifiant sa rébellion par de tels arguments, Mgr Lefebvre se fait une mauvaise propagande et, hélas, hélas ! il fait un tort irréparable aux rites et traditions qu'il voulait sauver. Car il donne pour assuré, pour évident qu'il n'y a de vraie messe que la nôtre ancienne, qu'il n'y a plus de vrai sacerdoce ni de vrai séminaire hors d'Écône et des prêtres formés dans cette tradition qu'il prétend détenir. Quand cet argument liturgique aura été pleinement déployé, toute l'Église comprendra que pareille vue des institutions ecclésiastiques est fausse, est hérétique. On concèdera qu'il y a eu des malfaçons, des excès, des désordres dans la réforme des rites. Mais tous tomberont d'accord que l'Église, le sacerdoce, la messe ne sont pas perdus et qu'ils continuent loin des orgueilleux qui s'en estiment les seuls dépositaires, les derniers fidèles, les uniques sauveurs.

« Quelle absurdité, quel gâchis, quel drame. On ne pouvait pire : ayant raison sur l'essentiel et de sérieux avantages sur le secondaire, se donner tort, se jeter dans l'hérésie, se séparer de l'Unique Église de Jésus-Christ ! »

Notre Père a expliqué l'hérésie soutenue par Mgr Lefebvre pour justifier le schisme dont il s'est irréfragablement rendu coupable par le doute inexcusable, criminel qu'il

a jeté sur la validité des sacrements célébrés par l'Église dans les formes rituelles nouvelles, la folle, l'excessive accusation en hérésie, en schisme « portée contre l'Église, l'Église de Rome actuelle, universelle, en Corps constitué », en lieu et place de l'accusation seule possible, légitime et imparable « d'hérésie à l'encontre des hommes d'Église, fussent-ils théologiens, évêques ou Pape » et enfin et surtout la création d'un clergé sans plus aucun lien canonique avec la Hiérarchie c'est-à-dire avec les évêques et le Pape.

Ce que notre Père a écrit hier, en 1976, à propos de Mgr Lefebvre et de toute son œuvre est encore vrai aujourd'hui, ce d'autant que l'intéressé, de son vivant, n'a fait que confirmer et aggraver le schisme dont il s'est rendu coupable, en consacrant en 1988 quatre évêques sans mandat pontifical et avec lesquels il encourut une peine d'excommunication.

« Dans cette période de désorientation conciliaire, désespérer de l'Église, se faire à soi seul une chapelle, une secte ou même un schisme fut la grande tentation pour bon nombre de catholiques traditionalistes, à laquelle finalement beaucoup succombèrent. Ce faisant, ils désertaient le seul combat utile pour le service de l'Église, le combat contre la Réforme. Mais il faut, pour le mener, rester dans l'Église en étant bien persuadé que nous ne sommes pas les sauveurs de l'Église. C'est elle qui est encore et toujours notre salut. Je ne le vois pas, mais je le crois de foi certaine : le salut de l'Église est aujourd'hui, comme hier et toujours, dans ses Pasteurs. Même passagèrement enfoncés dans l'erreur et le sectarisme de leur "Réforme", la grâce subsiste en eux, indéfectible, inapparente, mais prête à rejaillir au jour de Dieu pour le salut de tous. Le trouble peut être grand, le dommage pour les âmes mortel : Dieu ne veut nous gouverner que par la hiérarchie [...]. L'Église n'est pas en nous, elle subsiste en ceux mêmes que nous voyons occupés à sa ruine et que nous croyons cependant, en vertu de leur juridiction apostolique, porteurs de la grâce du Christ. » (La Contre-Réforme catholique n° 25, octobre 1969, p. 12)

Paradoxalement, cette tentation de schisme va donner à l'abbé de Nantes la possibilité de démontrer l'exacte position canonique qu'il est désormais possible de tenir au milieu de l'unique Église du Christ, même sous la contrainte de la part de ses légitimes pasteurs d'une violente et sacrilège réforme.

Comment est-il possible de ne pas se rendre complice de cette réforme de l'Église sans la quitter ? Comment est-il possible de demeurer de bons et fidèles enfants de l'Église sans se rendre complice de cette Réforme qu'ils exècrent ?

« Les bons catholiques [...] sont pris en tenaille par deux tentations auxquelles ils doivent résister. Accepter tout, le désordre et la corruption du culte de la foi, des mœurs, tout cela commandé ou autorisé par une hiérarchie unanime dont le Pape est le Chef, ce à quoi ils sont fortement poussés et contraints... Ou refuser tout en

bloc, parce que tout est vraiment trop bête, trop triste, impudique et malfaisant, mais en quittant une Église qui les provoque à la révolte et qui souhaite ouvertement leur départ. Ces deux solutions faciles, trop faciles, sont des péchés. On ne quitte pas l'Église de Jésus-Christ ! On ne se rallie pas à la Réforme moderniste et progressiste ! ALORS LA SOLUTION ? La solution est de refuser la réforme en restant dans l'Église. Mais il n'y a pas moyen de dissocier la Réforme actuelle, de l'Église qui l'impose sauf...

« ... sauf en "attaquant" la Personne même du Pape comme étant, et à elle seule, à la jointure des deux mondes, de l'ordre et du désordre, de la Tradition et de la subversion, de l'Œuvre du Christ et des machinations de Bélial » (*La Contre-Réforme catholique* n° 38, novembre 1970, p. 7).

MAIS EST-IL SEULEMENT CONCEVABLE, EST-IL LÉGITIME DE S'OPPOSER À LA VOLONTÉ DU PAPE, VRAI VICAIRE DE JÉSUS-CHRIST ?

L'APPEL DU PAPE AU PAPE

La réponse de principe qui doit être donnée, sans la moindre hésitation, est : non il n'est pas possible de s'opposer à une volonté du Pape. Un ordre, une demande, un désir du Saint-Père ne souffrent pas l'ombre d'un dissentiment, d'une discussion, d'un désaccord, d'une opposition.

Mais une telle réponse négative à une opposition possible au Pape, même sous l'autorité d'un saint Pie X, serait fautive dans son absolutité s'il n'était pas rappelé une exception capitale et évidente, qu'une prodigieuse et miraculeuse histoire des papes, qui ont succédé à saint Pierre, a reléguée comme un cas d'espèce théorique en pratique impossible. Le Pape n'a aucun pouvoir, aucune autorité, aucun droit pour enseigner du Siège de Pierre une doctrine hérétique, contraire au dogme de la foi quand par ailleurs tout fidèle, tout prêtre doit conserver scrupuleusement le dépôt des vérités de la foi que l'Église lui a enseignée, dépôt de la foi qu'il doit de surcroît "*professer en toutes circonstances où son silence, son hésitation ou son attitude signifierait une négation implicite de la foi, un mépris de la religion, une injure à Dieu ou un scandale pour le prochain*".

MAIS SE PEUT-IL VRAIMENT QUE LE PAPE PUISSE DONNER UN ENSEIGNEMENT CONTRAIRE À LA FOI ?

Même si dans l'histoire de l'Église les cas d'un Pape hérétique se sont révélés d'une extrême rareté et brièveté – notre Père en recense cinq cas dont aucun ne s'est caractérisé par une hérésie formelle – il est admis par tous les théologiens et canonistes qu'en dehors de son enseignement *ex cathedra* et de son enseignement ordinaire, quand le Souverain Pontife cesse de répéter ce que la Tradition unanime tient pour révélé et donc quand il parle comme théologien privé, alors il peut se tromper et il peut nous tromper. UN CANON DU DÉCRET DE

GRATIEN, auquel se réfère notre Père, fait explicitement mention de la déviance possible du Pape par rapport à la foi, c'est-à-dire de son hérésie : « *Que nul mortel n'ait l'audace de faire remontrance au Pape pour ses fautes, car il ne peut être jugé par personne celui qui doit juger tous les hommes, excepté s'il est repris pour avoir dévié de la foi.* »

À ces preuves historiques, théoriques et même *a priori* canoniques, notre Père en ajoute, une théologique, absolument décisive : « Les gens irréflectifs répètent à l'envi : le premier Concile du Vatican a déclaré le Pape infaillible, donc il faut toujours écouter le Pape et lui obéir sous peine de damnation. Eh bien ! les Pères du concile Vatican I ont suivi une démarche exactement opposée. Ils ont constaté que, depuis toujours, l'Église affirme que nul ne peut être sauvé s'il n'est uni à l'Évêque de Rome et soumis à son autorité. Ils en ont déduit que le Pape ne pouvait se tromper ni nous tromper, car il faudrait conclure que les fidèles sont parfois contraints de le suivre dans ses erreurs et ses désordres pour être sauvés ! Or, au mal nul n'est tenu. En obéissant au Pape et faisant ainsi nécessairement son salut, le fidèle est sûr qu'il ne peut faire que le bien et qu'il obéit infailliblement à Dieu !

« Arrivé à ce point, Vatican I s'est empressé de délimiter rigoureusement l'aire de cette infaillibilité. Il a dressé la liste exhaustive des conditions précises, déterminantes de l'enseignement "*ex cathedra*". »

Pourquoi tant de soins ?

« Parce que le Concile ne pouvait identifier absolument l'obéissance au Pape, relativement infaillible avec l'obéissance à Dieu, seul absolument saint et véridique. Certes, la nécessité de se soumettre au Pape prouve son infaillibilité, mais les limites de son infaillibilité doivent strictement marquer les limites de la soumission qui lui est due. Le Concile a proclamé qu'en dehors de ces conditions le Pape demeurerait capable d'erreur et ne pouvait donc être suivi aveuglément. »

C'est tout le mérite de notre Père d'avoir eu la foi, le courage et la science de le penser, de l'écrire et de le démontrer à l'encontre du pape Paul VI à partir de l'année 1964, date de la publication de l'encyclique *Ecclesiam suam*.

C'est aussi tout son mérite d'avoir soulevé la question du schisme du Pape dont les théologiens reconnaissent également le cas comme possible, comme pour l'hérésie, en faisant bien la distinction entre le schisme affectif, « lorsque le Pape en vient à se dégoûter de ses propres enfants », le schisme effectif, « lorsque le Pape manifeste un désintérêt et même un dégoût de tous les rites et de toutes les institutions traditionnelles » et le schisme absolu, « lorsque le Pape brise pratiquement le lien sacré de sa fonction qui l'attache au service de l'Église, qu'il cesse de prendre soin du troupeau et n'a plus aucun souci du bien commun surnaturel pour s'occuper d'autres intérêts ».

Et notre Père d'aller jusqu'au bout de l'analyse en posant la question du Pape scandaleux, non pas dans l'accomplissement d'actes en tant qu'homme privé « mais dans et par sa fonction pontificale ; de telle manière qu'il ne s'agisse plus, selon la distinction connue, d'actes du Pape, mais d'actes pontificaux. Alors le crime du chef entraînera tous les fidèles. Ce sera pour tous un piège qu'ils ne pourront éviter qu'en s'insurgeant ouvertement contre son auteur ».

MAIS UNE FOIS ÉTABLIS L'HÉRÉSIE, LE SCHISME VOIRE LE SCANDALE DU PAPE, comme notre Père en a été convaincu à propos de Paul VI, ce qui déjà était considérable, que faut-il penser, que faut-il faire ? « Quand toutes les preuves sont réunies et convergent, ni la foi n'est ébranlée ni l'espérance ne meurt, ni la charité ne se trouve blessée de dire : notre Pape est hérétique ! » écrit notre Père. Mais s'est posée à lui une série de questions apparemment toutes plus insurmontables les unes que les autres et à laquelle notre Père a répondu avec un parfait équilibre lui permettant de ne jamais dévisser du côté de l'hérésie ou, et surtout, du côté du schisme. On ne s'attaque pas à l'autorité du Pape sans prendre le risque considérable, périlleux de commettre le péché et le délit contre la foi qu'est le schisme.

« *Le fidèle dont la conviction est certaine que le Pape est hérétique doit l'accuser ouvertement. Car du jour où il est intimement rebelle au Pape, il est en rupture avec le chef de l'Église et, s'il a tort, en péril de damnation. S'il se tait, par crainte ou par respect, mais persiste dans sa révolte occulte, il se damne sans bruit ! S'il a raison, sa charité envers l'Église lui fait un devoir d'en avertir ses frères. En toute hypothèse il doit parler !* »

C'est ce qu'a fait notre Père en toute charité pour l'Église, pour le Saint-Père, directement dans sa *Lettre à Sa Sainteté Paul VI* datée du 11 octobre 1967 et qui débutait par ces mots : « *L'orgueil des réformateurs.* »

Ce fut un premier exposé clair et exhaustif du projet d'une certaine réforme de l'Église dénoncée comme inouïe et insensée à l'encontre même de celui qui en était l'instigateur, puisque c'était l'idée centrale à la fois des Actes du concile Vatican II et de ceux de Paul VI. Mais ce dernier ne donna aucune suite à cette lettre et poursuivait son projet. Mais s'il était avéré que ce projet était clairement hérétique, schismatique et scandaleux, la charité envers l'Église commandait de l'arrêter. Mais de quelle manière ?

LE CODE DE DROIT CANONIQUE DE 1917 NE PRÉVOIT AUCUNE DISPOSITION POUR RÉGLER LA QUESTION DU PAPE HÉRÉTIQUE ET SES CONSÉQUENCES. Conserve-t-il son pouvoir ou en est-il déchu ? Peut-il être déposé ? Rien n'est envisagé. Au bout de près de deux mille ans d'histoire, cela n'est jamais apparu comme une nécessité. Deux théologiens auxquels se réfère notre Père ont quand même tenté de proposer une solution pour le cas où un Pape tombait dans l'hérésie.

Le Pape hérétique SERAIT DE PLEIN DROIT DÉPOSÉ, selon BELLARMIN.

Mais notre Père préfère l'autre solution, celle de CAJETAN... **un Pape hérétique DOIT ÊTRE DÉPOSÉ.** Il ne peut plus demeurer dans l'exercice de sa charge, **IL DOIT ÊTRE DÉPOSÉ.**

« Celui qui accuse le Pape d'hérésie ne doit pas s'en tenir là, mais il doit provoquer le processus juridique de sa déposition, ne pouvant ériger son jugement personnel en décision universellement, immédiatement exécutoire. Voilà ce qui est fort bien vu et réaliste. »

SE POSE ALORS UNE DIFFICULTÉ INSURMONTABLE.

Car s'il est possible, s'il est un devoir de résister à un Pape hérétique, qui sera en droit de le juger et de le déposer ? Le canon 1556 du Code de 1917 reprend le décret de Gratien, mais en partie seulement : « *Le Siège suprême n'est jugé par personne.* ». À défaut d'autre règle posée par le code de droit canonique, notre Père va rechercher la solution dans une norme supérieure, celle du dogme, celui de l'infailibilité pontificale, vis-à-vis duquel le canon 1556 est en parfaite dépendance. « À la question décisive : qui décidera en dernier appel, souverainement, une fois instruit le procès d'un Pape hérétique, schismatique ou scandaleux ?

« **LE DOGME DU PREMIER CONCILE DU VATICAN SEUL APPORTE UNE POSSIBILITÉ DE SOLUTION RÉALISTE. QUI JUGERA LE PAPE ? MAIS LE PAPE LUI-MÊME DANS SON INFAILLIBLE MAGISTÈRE DOCTRINAL !** »

Donc il faut provoquer le Pape soupçonné d'hérésie à prononcer sur son propre cas, de façon solennelle ou infail-
libre non pas en le condamnant ou en l'excommuniant, mais en l'accusant, et lui réclamant une décision pour confirmer la doctrine querellée ou au contraire la rétracter si, après examen, elle lui apparaît en définitive discutable ou même hérétique.

ET SI LE PAPE SE DÉROBE ET REFUSE DE JUGER ?

« L'Église de Rome devra alors menacer le Pape de déposition. Dans cette sommation, c'est le refus réitéré d'exercer sa fonction qui constitue une démission. Sa déposition par l'Église n'en est qu'une conséquence. »

Voilà toute la question du Pape hérétique, laquelle l'abbé Coulomb n'a fait qu'effleurer du bout de la plume, magistralement posée, analysée par notre Père avec, à la clef, une solution d'Église, à la fois dogmatique et canonique, en réponse à l'effroyable désordre et danger pour le salut des âmes occasionné par le Pape, pourtant juge suprême de la foi, mais délivrant un enseignement hérétique, schismatique et scandaleux.

Or notre Père ne s'est pas contenté de proposer une solution théorique. Avec un incroyable courage, il a tenté de la mettre en pratique. Ce seront ces trois tentatives de dépôt entre les mains du Saint-Père d'un livre d'accusation à son encontre, en 1973, 1983 et 1993.

LE PREMIER LIVRE D'ACCUSATION

« Que Dieu nous donne avant trois ans un bon Pape catholique », s'était écrié notre Père dans le numéro 28 de *la Contre-réforme catholique* de janvier 1970 (*Pour l'Église*, tome 3, p. 233).

Mais trois ans plus tard, en janvier 1973, les faits, la situation de l'Église devaient le contraindre à ce constat : « Les catéchismes corrompent partout les âmes pures des enfants et corrodent la foi des prêtres eux-mêmes. Le Saint-Sacrifice de la messe est l'objet de sacrilèges innombrables auxquels portent toutes les directives romaines. C'en est au point que la Présence réelle du Corps et du Sang du Christ dans ce sacrement est méprisée. L'obsession sexuelle qui dévore le clergé et les religieux envahit leurs collèges et abandonne la société chrétienne aux aberrations les plus redoutables pour l'avenir de la religion et de la civilisation. La politique a envahi le sanctuaire, séditeuse contre les derniers États catholiques, socialisante chez nous, servile vis-à-vis du Pouvoir dans les pays de l'Est. La célébration de la paix à l'instar d'une divinité est une trahison du monde libre sous la menace d'invasion qui pèse sur lui. » (*La Contre-réforme catholique* n° 64, janvier 1973, p. 1)

Et notre Père s'étonne de ce que d'autres, remplis de sagesse et de science, de vertu et de sainteté, ne se soient pas levés avant lui. Il en conclut qu'il faut accepter maintenant de faire avec l'aide de Dieu ce que Dieu n'a pas voulu faire sans nous : « Il nous faut tenter l'ultime démarche qui est de notre ressort, de notre devoir. Il faut aller à Rome faire remontrance au Pape en personne de l'hérésie, du schisme, du scandale dont il est, lui, l'auteur premier et responsable. » (*ibid.*)

LA NOTIFICATION DU 10 AOÛT 1969, puissant acte de diffamation d'Église, fut une formidable confirmation négative du bien-fondé des graves soupçons de notre Père contre les actes du concile Vatican II et du pape Paul VI. Mieux, elle marqua la clôture d'une minutieuse instruction préparatoire d'un procès, celui du Pape qu'il convenait d'ouvrir par un acte d'accusation que notre Père se proposa de dresser seul.

Après avoir sollicité une audience puis annoncé sa venue à Rome, l'abbé de Nantes se présenta le mardi 10 avril 1973 à la Porte de bronze de la Maison pontificale, accompagné de frères de sa communauté et d'environ soixante amis du mouvement de la Contre-Réforme catholique, pour remettre au Saint-Père un livre, un mémoire de cent deux pages qui, au fur et à mesure de sa rédaction en quelques semaines, a développé une série d'accusations, logique, implacable, révélant tous les éléments et les connexions d'un système « qui se présente comme la plus dangereuse et la plus subtile des machines de guerre qui ait jamais été introduite dans l'Église pour sa ruine ».

Le pape Paul VI est accusé de poursuivre en guise

de programme pontifical la chimère de la construction d'un monde nouveau dans lequel la religion serait cantonnée à un simple rôle d'animation spirituelle. Et pour y parvenir, il a "sabrè" l'autorité divine de l'Église et proclamé "*le culte de l'homme*".

Mais de quelle autorité pouvait se prévaloir notre Père pour porter une telle accusation ?

« Mais je ne me recommande que de la foi de notre baptême, commune, ordinaire, élémentaire, et de mon appartenance entière à l'Église catholique, romaine. Membre minuscule de l'*Ecclesia credens*, je n'ai absolument pas autorité pour juger quiconque ni pour dirimer aucun débat, ni pour fournir l'interprétation authentique du moindre article de la foi. Mais j'ai le droit et le devoir de garder en mémoire l'enseignement que j'ai reçu comme doctrine constante et universelle, irréformable et infaillible, de l'*Ecclesia docens*, du Magistère catholique. À cette foi du simple fidèle tous sont soumis, et Vous-même comme nous, Très Saint-Père, obligatoirement, à peine de mort spirituelle et de déposition ou de déchéance. » (*Pour l'Église*, tome 3, p. 249).

Pour ne pas avoir à se rétracter et au mépris des devoirs de sa charge, Paul VI fit obstacle à l'examen de cette plainte. Plusieurs rangs serrés d'agents en civil et de carabinieri en arme de la police italienne alignés devant la Porte de bronze pour en empêcher le dépôt furent sa seule réponse à ce livre d'accusation.

Deux mois après l'avoir porté à Rome, notre Père commença à le diffuser publiquement et largement, en particulier auprès de tout le clergé romain.

De cette formidable entreprise le seul résultat tangible fut une inertie totale aussi bien en France qu'à Rome. Pas un évêque, pas un prêtre pour se lever, prendre la défense du Saint-Père en réfutant publiquement et magistralement ce livre d'accusation, et réclamer une sévère sanction canonique contre son auteur qui osa s'en prendre à l'enseignement du Saint-Père. Mais pas un évêque, pas un prêtre non plus pour se lever et se joindre à une telle action engagée par notre Père. Rien, ce fut une inertie totale. Toutefois les calomnies, les vexations contre notre Père n'en continuèrent pas moins, toujours pour accréditer l'idée d'une excommunication de notre Père.

PRÊTRE DIGNE D'EXERCER TOUS SES POUVOIRS SACERDOTAUX

APRÈS LA NOTIFICATION DU 9 AOÛT 1969, l'abbé de Nantes s'est retrouvé dans une situation canonique personnelle d'une incohérence complète. Dans le territoire du seul diocèse de Troyes, du fait de la suspension *a divinis* que lui avait infligée Mgr Le Couëdic, notre Père était privé des pouvoirs de célébrer la messe et d'administrer les autres sacrements, en particulier celui d'entendre les confessions, mais pour le seul motif officiel d'avoir rendu publique une requête adressée

au cardinal Ottaviani prétendument injurieuse pour son destinataire. Tandis que dans le reste des territoires de l'Église universelle, notre Père avait conservé tous ses pouvoirs de prêtre alors que ses accusations en hérésie à l'encontre des Actes du concile Vatican II et du pape Paul VI rendues largement publiques se révélaient de plus en plus insistantes. D'où cette manœuvre de la part du clergé français pour étendre abusivement à l'Église universelle les effets de la suspension *a divinis* infligée le 25 août 1966, et accréditer l'idée pourtant fautive d'un abbé de Nantes excommunié. Bref, il fallait détruire, dans leur totalité et par tous les moyens les pouvoirs sacerdotaux de notre Père. L'atteindre dans sa personne, dans son être même, sa dignité de prêtre, mais sans jamais avoir à se prononcer sur sa parole, sur ses écrits, sur ses accusations, sur sa fidélité à la foi catholique.

Jusqu'au 8 octobre 1970, Mgr Gabriel Matagrín, évêque du diocèse de Grenoble au sein duquel notre Père était incardiné, avait accepté de renouveler son *Celebret*. Jusqu'à cette date, il reconnaissait officiellement notre Père comme digne de célébrer la sainte Messe et d'administrer les sacrements, dont celui de la confession, dans son diocèse d'origine et dans tous les autres diocèses où il serait de passage. « Alors que j'accusais déjà depuis cinq ans le Pape personnellement et les évêques collectivement d'idées hérétiques et de comportements schismatiques ou scandaleux, que je refusais les Actes du Concile comme entachés de nouveautés irrecevables et que j'avais soutenu sur l'ensemble de ces accusations un procès en cours de Rome », fit remarquer notre Père à son évêque personnel dans une lettre du 1^{er} septembre 1974 (*Pour l'Église*, tome 3, p. 211).

Mais en 1972, Mgr Matagrín accepta, en lieu et place d'un *celebret* en bonne et due forme, de délivrer à notre Père une simple attestation au terme de laquelle il se voyait autorisé à célébrer la messe dans le diocèse de Grenoble. Ce document ne mentionnant pas le sacrement de pénitence, notre Père en avait déduit que son évêque l'avait privé du pouvoir d'administrer ce sacrement et s'abstint aussitôt de le faire lorsque, en déplacement, il se trouvait au-delà des limites du diocèse de Troyes. Mais au cours d'un entretien à l'évêché de Grenoble, le 20 avril 1972, Mgr Matagrín lui assura qu'il n'avait jamais été dans ses intentions de lui retirer le pouvoir d'entendre les confessions, ce qui lui fit découvrir, à cette occasion, l'exacte obéissance de notre Père dans la discipline de l'administration des sacrements. Mais surtout ce document certes équivalent sur le fond à un *celebret* ne l'était pas dans la forme, laissant ainsi planer, à dessein, à l'attention de la rumeur publique, une lâche équivoque sur les pouvoirs d'ordre et de juridiction de notre Père.

En août 1974, dans l'éditorial du numéro 83 de *la Contre-Réforme catholique*, notre Père indiquera en

note : « Membre du diocèse de Grenoble, je tiens de mon évêque, Mgr Matagrín, les pouvoirs d'ordre et de juridiction ordinaires. » Pour aussitôt recevoir de son évêque cette lâche protestation : « Le 17 février 1972, je vous ai donné une attestation que vous êtes incardiné au diocèse de Grenoble avec l'autorisation de célébrer la messe lors de vos passages dans le diocèse. Il ne s'agissait pas d'un *celebret*, encore moins d'une délégation des pouvoirs d'ordre et de juridiction ordinaires comme vous le prétendez dans une note de votre bulletin (...). Les liens de communion qui m'unissent filialement au Saint-Père ne me permettent pas de vous donner le *celebret* que vous me demandez, étant donné l'attitude que vous avez adoptée à son égard. Il me semble que vous devriez vous adresser directement au Saint-Siège. »

Notre Père rappela à son évêque, par sa lettre datée du 1^{er} septembre 1974, le *Celebret* en bonne et due forme qu'il lui avait délivré le 8 octobre 1970 et par lequel il le reconnaissait digne d'exercer ses pouvoirs sacerdotaux. Il lui rappelait leur conversation du 20 avril 1972 au cours de laquelle Mgr Matagrín lui avait assuré, malgré la méchante attestation qu'il lui avait délivrée en lieu et place d'un *celebret*, n'avoir entendu lui retirer aucun de ses pouvoirs sacerdotaux. « Sur la foi de telles paroles, poursuit notre Père, j'ai considéré que je tenais de vous la liberté d'exercer mon pouvoir d'ordre et le droit d'exercer le pouvoir de juridiction dont relève essentiellement l'administration du sacrement de pénitence. Aujourd'hui, vous m'écrivez que votre "attestation" n'équivaut pas à un "*celebret*". Je mérite l'attestation, mais je n'ai pas droit au *celebret*? Mais, Monseigneur, la différence de papier est accidentelle ; pour l'essentiel, l'un ou l'autre certificat comporte la reconnaissance officielle du droit de célébrer la Saint-Sacrifice et d'entendre les confessions à un prêtre qui en paraît digne. Je tiens ce droit de vous-même, mon propre Évêque, Vous ne me l'avez pas retiré. Je le conserve donc. De tels droits ne s'évaporent pas ! Sauf à m'en voir privé par sanction canonique pour un fait nouveau, criminel, m'en rendant indigne... »

Et notre Père d'asséner ce coup décisif :

« Je comprends cependant la difficulté où je vous mets, bien à contrecœur. Vous avez déclaré naguère à un journaliste du *Monde* que vous n'aviez jamais condamné ni sanctionné personne. Ce libéralisme ne demande généralement pas grand courage. Au contraire dans mon cas particulier, il vous en faut. Votre bonté et votre libéralisme sont d'accord pour me reconnaître la dignité et l'orthodoxie requise pour célébrer et distribuer les sacrements. Mais vous ne voudriez pas que je puisse m'en prévaloir publiquement, en particulier auprès de vos confrères dans l'épiscopat et autres gens importants qui vous en font reproche et voudraient plutôt que vous preniez la responsabilité de me condamner. Car tous ces

gens voudraient pouvoir discuter ma personne ; déjà, ils me disent interdit, voire excommunié, en tout cas privé par vous de mon *Celebret*. Ils voudraient pouvoir me diffamer sur le fondement plus solide d'une véritable sanction dont ils vous laisseraient la responsabilité. Vous voici sollicité contradictoirement d'avoir ouvertement le courage de votre bonté, et la logique de votre libéralisme, ou l'injustice et l'incohérence de la lâcheté. » (*Pour l'Église*, tome 3, p. 211 et 212)

TENTATIVE DE RÉCONCILIATION

Mais notre Père, même dans ses controverses les plus fermes, ne voulait à aucun prix rompre le lien de la charité et de la soumission, dans les limites que lui laissait l'obéissance, vis-à-vis des évêques et prêtres de l'Église de France.

Il alla même jusqu'à tenter, **non pas une conciliation, mais une réconciliation** qu'il proposa au cardinal Marty par l'entremise d'un ami, Monsieur Jean Vieux, lequel, dans une lettre datée du 8 septembre 1977, pressait l'archevêque de Paris de recevoir notre Père pour l'écouter dans ses raisons et lui expliquer, s'il le pouvait, en quoi les 237 citations contenues dans le livre d'accusation à l'encontre du pape Paul VI étaient bien l'expression de la foi catholique authentique. Mgr Marty céda finalement le 6 avril 1978 aux instances de ce bon ami en se déclarant prêt à recevoir notre Père.

Celui-ci prit aussitôt son avantage en soumettant dans une lettre datée du 7 mai cette proposition : « Je vous remercie de votre bonté et je me permets de vous demander d'intervenir de préférence à la source même, auprès du Saint-Père le Pape pour qu'il daigne m'indiquer les voies de la réconciliation et de la soumission qui me sont ouvertes. Car c'est de Rome plus que de Paris qu'est venu le dissentiment. »

Et à Mgr Roger Etchegaray, archevêque de Marseille également pressenti à participer à cette démarche de réconciliation, notre Père écrivit le même jour et dans le même sens : « Si votre Excellence et le Cardinal obtenaient du Saint-Père que mon dossier soit de nouveau examiné et que je puisse être entendu, je me rendrais avec une immense espérance à Rome, rencontrer celui ou ceux que le Pape aurait mandatés et c'est dans un esprit d'humilité totale et une volonté de soumission entière, étant saufs les seuls droits de la foi et de la charité bien sûr, que je me résoudrais à toutes les exigences d'une réconciliation et d'un retour à la pleine communion avec le Souverain Pontife et par conséquent avec les évêques de France en communion avec Lui. » (*Pour l'Église*, tome 3, p. 502-504)

Une rencontre eut lieu à Paris le 13 juin 1978 au cours de laquelle notre Père remit au cardinal Marty et au cardinal Etchegaray une note en douze points, à transmettre au Saint-Père, résumant toute sa "grande affaire" et au terme de laquelle il était demandé « que

soit reconsidéré par mes juges romains l'ensemble de notre différend, et que soient examinées les possibilités d'un accord et les voies d'une réconciliation "*dans l'unité de la foi, la diversité des opinions et la charité de l'Église*". »

Ce fut une loyale et sainte ruse de notre Père. Loyale parce que les termes employés furent d'une précision canonique indiscutable. Mais ruse quand même, car cette réconciliation fut sans doute interprétée par ceux à qui elle fut proposée comme le souci d'un prêtre à vouloir régler sa situation ecclésiale particulière, prêt, peut-être, à consentir à quelque concession voire à un ralliement à la réforme conciliaire de l'Église.

Mais, au travers de son différend, notre Père entendait que les autorités supérieures prennent l'initiative de dresser la liste des points en litige et constituant à leurs yeux et pour chacun d'entre eux, en cette année 1978, la nécessaire condition d'appartenance à l'Église et de pleine communion avec le Saint-Père.

C'était très adroit, car c'était mettre le parti réformiste, au pouvoir par la volonté de Paul VI, dans cette position inconfortable de "demandeur" en prononçant par lui-même, parmi les nouvelles lois, celles relevant d'un enseignement infaillible, qui ne peut être refusé. Ce qui aurait été bien difficile pour ne pas dire impossible.

C'était une manière également de réduire en les listant de façon exhaustive, en les précisant et définissant clairement, à l'initiative du Saint-Père lui-même, les points de doctrine en opposition frontale, faisant, selon lui, obstacle à une pleine et entière communion dans la vérité de la foi catholique, à distinguer de ceux relevant d'opinions qui peuvent se discuter selon la règle de la charité. Ce qui déjà aurait été un pas considérable vers une réconciliation.

Bref, c'était une manière de contraindre le Saint-Père de sortir de cette inertie, à la faveur de laquelle la foi continuait à se perdre, pour le mettre dans la nécessité de rendre un jugement de son magistère infaillible sur cette réforme qui dévastait l'Église.

De cette tentative de réconciliation, il en allait de l'intérêt de toute l'Église. Mais le Bon Dieu ne prêta pas son concours. Il voulait que ce soit notre Père et personne d'autre qui dresse la liste précise et exhaustive des hérésies majeures de la religion conciliaire et autour desquelles devrait être focalisée d'une manière ou d'une autre toute discussion en vue d'une réconciliation.

Dieu rappela à lui Paul VI le 6 août 1978, et après les trente-trois jours de grâces du règne du Pape du Sourire, le pape Jean-Paul I^{er}, lequel avait assurément l'intention déclarée de remplir les demandes de Notre-Dame de Fatima, il laissa les cardinaux du conclave porter leurs voix sur le cardinal Karol Wojtyła, archevêque de Cracovie.

LE DEUXIÈME LIVRE D'ACCUSATION

Jean-Paul II avait assurément, du moins en apparence, des qualités humaines révélant une personnalité d'une grande envergure. Mais étudiant la vie complexe du nouveau Souverain Pontife, notre Père remarqua des divergences qui le distinguaient du cardinal Wysinski, archevêque de Gniezno et Varsovie et qui, en 1950, pour éviter le pire, avait signé un accord avec le gouvernement communiste et aux termes duquel le Primat de Pologne poursuivait le combat « sur le terrain des revendications religieuses et non humanistes, catholiques et non révolutionnaires (...) ». Tandis que le jeune cardinal Karol Wojtyła s'enflammait et enflammait ses ouailles avec les incendiaires droits de l'homme. Jean-Paul II se présentait donc comme le Pape des droits de l'homme.

La publication de l'encyclique inaugurale *Redemptor hominis*, le 15 mars 1979, montrait que « Sa Sainteté Jean-Paul II revendique l'héritage de Paul VI et fait siens son culte de l'homme, sa foi en l'homme, son exaltation de la dignité de l'homme et la revendication de ses droits, causes manifestes de la décadence de l'Église et de la malédiction divine sur le monde ».

Que fallait-il faire ? Notre Père voyait trop clairement la vérité. Il ne put se résoudre à se taire et s'aligner sur l'encyclique en vertu d'une "soumission intérieure et respectueuse." Il devait révéler les raisons certaines de son angoisse, c'est-à-dire prendre le parti « le plus loyal, le plus juste et le plus charitable ». « *Ce n'est pas nous qui menons le Seigneur Jésus notre Roi*, confiait-il le 25 mars 1979, fête de l'Annonciation, *c'est Lui qui nous mène et par des chemins que nous n'aurions parfois pas voulu prendre [...]. Son appel, "Viens et suis-moi", ne souffre ni retard ni regard en arrière, ni poursuite de ce que nous faisons, mais renoncement, nouveau départ pour l'aventure ou plutôt pour de nouvelles peines et de nouveaux calvaires.* » (Lettre aux amis n° 28)

Notre Père reprit ainsi son combat de contre-réforme qui le conduira, le 13 mai 1983, à Rome, entouré par deux cents amis, pour remettre entre les mains du Juge suprême de la foi un deuxième livre d'accusation récapitulant toutes ses plaintes en hérésie, schisme et scandale. En particulier, notre Père établit et démontre dans les moindres détails de son raisonnement cette prétention intellectuelle et hérétique de Jean-Paul II visant à réaliser « la synthèse de la Religion ancienne et de l'Athéisme contemporain », c'est-à-dire « leur accomplissement final en l'Homme vivant, riche en avoir et en être, parachevé dans le sentiment sacré de son existence et dans la gloire de sa liberté ».

À la différence de Paul VI qui fit recevoir notre Père par une troupe de policiers italiens, il a semblé plus habile et plus discret à Jean-Paul II d'organiser une rencontre entre notre Père et Mgr Jérôme Hamer, secrétaire de la Congrégation pour la doctrine de la

foi. Notre Père avait annoncé la publication du livre d'accusation à moins, d'une part, d'être officiellement reçu en vue de l'ouverture d'un procès et, d'autre part, que lui soit rendu son *Celebret* pour lui permettre de célébrer à Rome le Saint-Sacrifice de la messe.

C'est dans ces conditions que la rencontre avec Mgr Hamer commença à 10 heures, le vendredi 13 mai 1983, après que notre Père eut assisté comme simple fidèle à une messe qu'il lui fut interdit de célébrer, Mgr Matagrín ayant entre temps confirmé qu'il ne délivrerait pas à notre Père un *Celebret* en bonne et due forme. L'entretien se déroula en deux temps : d'abord une discussion à l'amiable que tenta Mgr Hamer et que refusa notre Père et ensuite la notification d'une série de décisions prises à son encontre.

Notre Père a refusé toute discussion, pour opposer à Mgr Hamer une très grande fermeté, une très grande autorité qu'il tirait de la force de sa démonstration développée au soutien de son accusation pour obtenir, sans aucune autre considération humaine, mondaine, l'ouverture officielle d'un procès en vue de provoquer un jugement sur la base de sa plainte.

« Monsieur l'abbé, avez-vous une mission ? Au nom de qui vous dressez-vous en accusateur du Pape ? De quel droit, par quelle autorité faites-vous cela ? » demande Mgr Hamer, se mettant littéralement dans le rôle des grands prêtres, des scribes et des anciens s'adressant à Jésus dans le dessein de le perdre. La question est capitale. Réponse immédiate de notre Père : « Excellence, je me recommande de la foi de mon baptême, de ma confirmation et de mon sacerdoce. » (*Pour l'Église*, tome 4, p. 207)

Un mois plus tôt, dans une lettre datée du 3 avril, notre Père expliquait plus en avant : « Pendant de longues années, mon Dieu ! presque vingt ans, oui vingt ans ! je n'ai mené cette lutte contre la réforme de l'Église qu'à la lumière de notre foi commune. J'ai toujours répondu sincèrement à ceux qui s'étonnaient de mon assurance, à ceux du moins qui ne la prenaient pas pour une paranoïa tranquille, que nulle apparition, ni révélation céleste n'y était pour quelque chose : la foi, la foi seule suffisait pour nous tous à fonder cette entreprise, à justifier ce combat, unique il faut le dire dans les annales de l'Église. » Mais il est vrai que pour la rédaction de ce deuxième livre d'accusation, « je ne dis pas que j'ai eu quelque vision ou révélation, cela n'est pas dans la manière de Dieu à mon endroit. Mais une grâce que je ne peux considérer comme m'ayant été donnée pour moi seul. Je devais en avoir besoin, ou cela devait m'être d'un grand secours, mais à vous aussi, mes frères, mes sœurs, mes amis. » (*Pour l'Église*, tome 4, p. 186)

Et trois semaines plus tard, le 31 mai, s'adressant à Jean-Paul II, notre Père reprend cette question capitale posée par Mgr Hamer pour ajouter : « Nous aussi, avec tout le peuple fidèle, comme le peuple de Jérusalem au

temps du Christ savait que Jean-Baptiste était le grand Prophète, précurseur du Messie, nous savons que saint Pie X a été donné à ce siècle apocalyptique en son jeune matin comme un mémorial de la foi catholique, un phare de doctrine sainte contre toutes les forces de l'ombre à l'heure des ténèbres. Notre foi est la sienne, et sienne aussi notre morale, notre politique, notre esthétique. Nous ne sommes rien d'autre que ses enfants, ses disciples. Notre sort spirituel est lié au sien, ô bonheur ! Et sa doctrine, sa vertu, sa gloire sont dès lors impliquées dans le sort qui nous sera fait. »

Mais mieux encore, s'adressant toujours au Saint-Père, l'abbé de Nantes oppose le Père Hamer, théologien, à Mgr Hamer devenu secrétaire du Saint-Office, et cite le dominicain dans son propre ouvrage publié sous Pie XII, « L'ÉGLISE EST UNE COMMUNION » : « L'office du baptisé et du confirmé est purement et simplement la vie chrétienne c'est-à-dire l'existence en pleine conformité avec la foi. Dans cette existence, et pour en exprimer la signification vraie devant Dieu et devant les hommes (au Saint-Office, par exemple ? demande notre Père), la confession de foi occupe une place importante. Aussi souvent que cette signification aura besoin d'être dégagée et affirmée (ah !), selon les temps, les lieux et les circonstances, la confession publique de la foi devra intervenir. Cela nous montre que l'office propre du chrétien dans l'Église est la "conduite chrétienne", avec tout ce qu'elle comporte. » (p. 155 et 156) Et notre Père de citer encore le dominicain, du temps où il était bon dans la fermeté et le courage dans la foi : « Confesser sa foi est une obligation universelle, aussi universelle que la foi. Confesser la foi est la conduite du salut. Impossible pour l'homme d'être sauvé s'il ne se rattache au Christ par la foi et donc ne manifeste sa foi par la confession. » (p. 141) « C'est saint Thomas qui l'enseigne : "Là où la foi est en danger, tout chrétien est tenu de proclamer la foi." Et le Père Hamer précise en quelles circonstances plus instantes : "Saint Thomas répond : chaque fois que l'honneur à rendre à Dieu ou l'utilité du prochain l'exigent." (p. 146) Nulle trace d'autorisation à demander au Saint-Siège. » (*Pour l'Église*, tome 4, p. 217 et 218)

Mais le Mgr Hamer du 13 mai 1983, fonctionnaire zélé qu'un concile a retourné, invoque désormais le respect dû à la personne du Saint-Père et auquel manquerait le Livre d'accusation qu'il n'a pourtant pas lu. Il réclame la charité.

Et notre Père lui oppose la foi : « La charité est commandée par LA FOI et par l'espérance. On ne peut trouver de véritable charité là où n'est plus la vraie et intégrale foi catholique. Notre-Seigneur a manifesté sa charité en étant violent contre les grands prêtres et les pharisiens (...). Mes accusations, vous devez les juger au fond, selon la vérité doctrinale. Je ne suis pas venu à Rome pour écouter des discours moralisateurs. Je ne vous demande pas de brosser mon portrait psy-

chologique. Mes audaces, mes outrances, mes insolences, mon orgueil n'ont rien à voir avec l'objet et la matière de ma requête, à savoir l'examen doctrinal de mes graves accusations contre le pape Jean-Paul II. » (*Pour l'Église*, tome 4, p. 208)

Ne pouvant atteindre la personne de notre Père qui refusait de discuter de quoi que ce soit, Mgr Hamer en vint à l'ultimatum qu'il lança en quatre salves, minutieusement préparées à l'avance.

Premièrement, il refusa net le livre d'accusation, n'étant pas possible selon lui, « *d'accepter des accusations injustifiées et gravement offensantes contre le Souverain Pontife* ».

Deuxièmement, notre Père se voyait interdit de publier et diffuser le livre d'accusation.

Troisièmement, la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi signifiait à notre Père qu'elle attendait toujours la rétractation de ses erreurs et de ses accusations en hérésie portées contre les Actes de Paul VI et du concile Vatican II.

Et enfin quatrièmement, tant que cette rétractation ne serait pas faite, y compris les attaques nouvelles contre Jean-Paul II, le désir de réconciliation manifesté par notre Père en 1978 et en 1981 ne pourra être considéré comme sincère.

Et notre Père aussitôt de s'inscrire en faux contre l'assertion selon laquelle des erreurs lui auraient été signalées par la Congrégation en 1968 : « D'erreurs, je n'en ai jamais reconnu parce qu'il ne m'en a été reproché aucune au cours de l'instruction de mon procès. » S'en suivit alors une joute que notre Père termina ainsi : « Au nom du Christ crucifié, au nom de mon Dieu qui sera notre juge, je dis, Excellence, que vous êtes un menteur. » (*Pour l'Église*, tome 4, p. 212).

Ce furent les derniers mots de cet entretien. Mais il restait à ce dernier de déterminer s'il devait obéir ou non aux quatre injonctions qui lui avaient été signifiées par Mgr Hamer au nom du Saint-Père et qui furent rendues publiques par une notification dans *l'Osservatore romano* du 16 mai.

Lors de la réunion du 19 mai à la Mutualité, à Paris, notre Père expliqua à ses auditeurs :

« J'aurais pu vous dire ce soir qu'ayant accompli mon devoir en portant le Liber à Rome, je sursois à sa diffusion pour manifester ma soumission à l'autorité légitime. Mais une telle attitude serait interprétée comme une discrète rétractation de toute l'action que j'ai menée contre les hérésies des papes Paul VI et Jean-Paul II. Il me faut donc, au contraire, désobéir aux injonctions de Mgr Hamer si *je veux confesser ma foi catholique et manifester la vérité nécessaire à la vie de l'Église*. Je vais maintenant, dans une *Lettre ouverte* au Pape, répondre à la Notification et justifier la publication du Liber. » (*Pour l'Église*, tome 4, p. 214 et 215).

Lettre ouverte que notre Père écrira le 31 mai 1983, qu'il publiera dans le numéro de juin de la Contre-

Réforme catholique avec la conviction intime, mais non moins tranquille, qu'elle lui vaudrait immanquablement le martyre spirituel de la peine d'excommunication. En effet, en 1966, interdiction lui avait été faite de publier sa requête du 16 juillet, adressée au cardinal Ottaviani, par Mgr Le Couëdic qui infligea sans ménagement une suspense *a divinis*, aussitôt après la *Lettre à mes amis* n° 231 dont la diffusion contrevenait à un pareil ordre. Mais là l'interdiction venait du Pape en personne. Eh bien ! plutôt que de publier son livre d'accusation et d'attendre la sanction, notre Père va par avance invalider l'excommunication dont il était menacé en démontrant d'autorité et directement au Souverain Pontife sa nullité.

Premièrement, notre Père proteste de la façon la plus rigoureuse contre ce double mensonge contenu dans la Notification du 9 août 1969 et réitérée avec un aplomb incroyable par Mgr Jérôme Hamer à savoir, d'une part, que des erreurs doctrinales lui auraient été signalées lors de son procès devant la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi et, d'autre part, qu'il les aurait reconnues et même rétractées. Ces "erreurs" prétendues sont indémontrées.

Mais, deuxièmement, des erreurs avérées et démontrées sont du côté des Actes du concile Vatican II, de Paul VI et désormais de Jean-Paul II. Or les accusations lancées pour les établir méritent tous les qualificatifs sauf celui de « *injustifiées* », car plus étayées les unes que les autres sans jamais avoir été réfutées. Le Pape, désormais, est au-dessus de pareilles accusations, car il « est maintenant substitué à Dieu. Le Pape se conduit comme une sorte de Messie (...). Le Pape d'aujourd'hui est d'une autre extrême et d'une autre nature que les Papes précédents. Comme Vatican II serait d'une tout autre autorité que les vingt conciles œcuméniques antérieurs. Depuis ce Concile, le Pape et les évêques jouiraient du charisme apostolique de l'inspiration constante et universelle, et collégiale ou "soviétique", qui laisserait loin derrière elle l'"assistance" promise par le Christ à son Église à travers les siècles. Vous auriez le charisme des fondateurs pour recommencer l'histoire sur de nouvelles bases. » Résultat : dans toute affaire, il n'est jamais question de reconnaître à notre Père l'un quelconque des droits fondamentaux dont le Pape fait pourtant un usage si abondant et si surprenant à propos de tous les hommes qu'accablent d'autres pouvoirs que le sien. Mais pire, les devoirs, les obligations, les interdictions et menaces opposées systématiquement à notre Père le sont sans que jamais l'objet, la matérialité des délits qu'on lui reproche ne sont même, un tant soit peu, évoquée.

Troisièmement, Karol Wojtyła, lors du Concile, se menagea avec audace la liberté d'errer pour embrasser la vérité, d'accepter le danger de l'erreur. Notre Père revendique, lui, la liberté de la vérité et de la professer. Il publiera en conséquence son Deuxième

livre d'accusation et s'il en est frappé d'une excommunication, cette peine sera nulle et non avenue, car arbitrairement disciplinaire et non pas doctrinale, lancée hors de toute référence à la foi catholique, comme déjà le fut la suspense fulminée par Mgr Le Couëdic.

Enfin, quatrième, notre Père réitère son offre d'une réconciliation qui peut être réalisée par l'exercice souverain du pouvoir judiciaire et coercitif, par la voie d'un procès normal conduit par la Congrégation pour la doctrine de la foi, en toute vérité doctrinale et régularité canonique. Dans cette éventualité, notre Père se tient prêt à répondre de nouveau à toute convocation romaine et toute instruction d'un véritable procès. Et ce sera justice pour le bien des âmes et de l'Église !

Notre Père publia sa *Lettre ouverte adressée à Jean-Paul II*, entama progressivement la diffusion du deuxième livre d'accusation... et ne reçut, pour toute réponse hormis un poli accusé de réception de Mgr Hamer, un silence radio assourdissant. Aucune réponse, aucune sanction ! Rien.

ULTIMES TENTATIVES DE RÉCONCILIATION

C'est donc en toute liberté et en toute loyauté que notre Père a pu poursuivre son œuvre, son combat de contre-réforme catholique c'est-à-dire travailler à une œuvre de renaissance de l'Église en continuant à développer tout un monument de doctrine dans les domaines de la métaphysique, de la théologie, de la morale, de la politique... et à poursuivre sans relâche cette critique de la réforme de l'Église, de son ouverture au monde, aux autres religions... bref de ce culte de l'homme pour lequel Jean-Paul II a développé un monument de doctrine satanique dont la rencontre interreligieuse d'Assise, en 1986, qu'il organisa et présida, fut un "sommet" d'apostasie. Tout ce combat comme Notre-Seigneur au milieu du Temple à Jérusalem, fut mené au grand jour, dans les colonnes du bulletin de *la Contre-Réforme catholique* ou, à Paris, lors de réunions publiques de la Mutualité.

Mais notre Père ne perdra pas de vue cette réconciliation qu'il voulait provoquer pour le bien de l'Église en maintenant un lien avec les autorités supérieures de la hiérarchie soit pour les provoquer dans leurs erreurs, soit pour les louer et les soutenir dans les œuvres de bien... mais toujours pour obtenir de l'Église cette œuvre de justice et de vérité par l'exercice souverain de son magistère. En 1984, il apporta son soutien au cardinal Ratzinger lorsque retentit dans les colonnes de *la Documentation catholique* son cri d'alarme sur l'état de l'Église. Notre Père lui apporta publiquement son soutien.

Mais les espérances du cardinal se tournaient vers le renouveau charismatique, ce fut une première cause de déception. Son refus de répondre à la *Lettre ouverte* de notre Père en fut une seconde. Enfin la réédition d'anciens ouvrages (*Les principes de la théologie*

catholique et *La foi chrétienne hier et aujourd'hui*) puis, et enfin, la publication proprement dite d'*Entretien sur la foi*, furent une troisième et particulière déconvenue. « Sur l'importance, la richesse, l'opportunité et la nécessité des grands documents de Vatican II, il ne se trouve personne, catholique, et voulant le rester, qui ait – ou puisse nourrir – quelque doute que ce soit. » Pourtant c'est contre nous, gens de contre-réforme que ce livre polémique « pour que nous nous rallions au Concile ou que nous nous en allions et enfin nous taisions, nous, gens qui n'existent pas ! » (*Pour l'Église*, tome 4, p. 280)

Sur ces entrefaites, Jean-Paul II annonça en janvier 1985 qu'il organisait un SYNODE DES ÉVÊQUES, sans doute dans le dessein de « replonger l'Église dans l'euphorie des sessions conciliaires où les Pères ne distinguaient plus leur droite de leur gauche. Ce fut l'occasion pour notre Père d'adresser à tous les membres de cette assemblée une Supplique pour la paix de l'Église afin d'obtenir un examen de cette division primordiale qui touche à la foi et de cette discorde insupportable qui date de l'issue du Concile, pour décider de cette question dogmatique primordiale, de manière définitive, irrévocable et infaillible, de la conformité des acquis conciliaires avec la foi catholique de toujours. Et notre Père de pointer du doigt les deux hérésies majeures de cette religion dans laquelle le parti réformiste avait jeté l'Église lors du Concile : un illuminisme charismatique parfaitement moderniste et schismatique comme source, un libéralisme charismatique pleinement maçonnique comme dogme central. Des mille exemplaires qui furent envoyés ou distribués sur place à Rome, notre Père ne reçut qu'une seule réponse, celle d'un personnage romain connu pour sa foi catholique indéniable qui lui prêcha la soumission et le ralliement à la réforme conciliaire parce qu'une interprétation traditionnelle des Actes du concile était selon lui possible. « Sainte soumission, pieuse innocence que je suis loin de blâmer, encore moins de condamner », répondit notre Père. « Cependant que je ne peux la faire mienne, ayant vu trop clairement la contradiction de la nouveauté conciliaire, papale et synodale avec la tradition catholique et apostolique. Épousant cette attitude qui est, de leur part, prudence, obéissance respectueuse, humilité, serait pour nous mensonge et apostasie : *Non possumus, non loqui !* »

NOTRE PÈRE VA ENSUITE S'ADRESSER À TROIS ÉVÊQUES MAJEURS DE L'ÉGLISE DE FRANCE. Le 25 août 1986, une première lettre ouverte au cardinal Decourtray, archevêque de Lyon, Primat des Gaules, pour lui demander si nous les catholiques de contre-réforme qui demeurons des témoins d'hier et d'avant-hier contre l'Église du Concile et de l'après-Concile, nous avons tort, et de persuader le Pape « d'intervenir de manière décisive, j'entends par un acte de son magistère extraordinaire et solennel, qui est, de toutes, la manière la plus éminemment et certainement pastorale, pour mettre fin à cet

intolérable conflit doctrinal auprès duquel tout le reste n'est que péripéties ». Le prélat lyonnais se contenta de répondre à notre Père le 30 août qu'il transmettrait sa demande au Saint-Siège, mais injurieusement il travestit les propos de notre Père : « *Seul, pensez-vous, un acte "infailliblement sûr et certain" pourrait "terminer cette division" et vous "ramener dans l'unité de la foi catholique, apostolique et romaine". J'ai quelque peine à croire qu'un tel acte aurait l'effet escompté.* » (*Pour l'Église*, tome 4, p. 293-295)

Dans une lettre ouverte datée du 11 octobre 1986, notre Père provoqua Mgr Vilnet, président de la Conférence des évêques de France, pour lui donner l'occasion « de vous justifier de nos accusations, et si vous le pouvez, à confondre vos accusateurs, publiquement, dans une controverse sans aucun ménagement pour quiconque, n'ayant en intention que la manifestation de la vérité. Vous dites la détenir ? Montre-le, prouvez-le ! » Cette proposition demeura sans réponse, mais on apprit que Mgr Vilnet avait prié le Père Sesboué de lui présenter une étude sur la liberté religieuse, et cela pour savoir si cette doctrine est oui ou non contraire à la révélation chrétienne et à la tradition de l'Église.

Finalement, notre Père se tourna vers le cardinal Lustiger, archevêque de Paris, mais également « parangon indiscutable de la Réforme actuelle de l'Église, du Concile dans sa lettre et dans son esprit, des Papes Paul VI et Jean-Paul II, un tenant obstiné du culte de l'homme, un constant et fanatique partisan de la liberté sociale en matière de religion, y entendant et comprenant toutes ses conséquences d'œcuménisme, de rapprochement de toutes les communautés religieuses, d'ouverture au monde, telles que les définissent et imposent à l'Église d'aujourd'hui l'ensemble des actes, constitutions, décrets, déclarations et discours entendus et promulgués par le Concile le 7 décembre 1965, date de l'apostasie. Or vous êtes cet homme marqué du signe de Vatican II. » (*Pour l'Église*, tome 4, p. 298)

Notre Père estime qu'il est vain d'attendre indéfiniment sans rien oser faire, sans rien entreprendre et laisser à Dieu seul le soin de sauver son Église. Non ! « À chacune de ces anxieuses attentes, c'est encore un peu de la foi qui s'en va. »

AUSSI, NOTRE PÈRE PROPOSE AU CARDINAL LUSTIGER DE FAIRE APPEL AU JUGEMENT DE DIEU, d'ici un an, pour qu'il fasse droit aux bons pasteurs et foudroie les pasteurs de mensonge, pour que celui des deux qui erre dans la foi soit frappé par Dieu de mort, et que l'autre soit épargné. « Ainsi, aurons-nous servi l'Église soit que nous vivions soit que nous mourions. Pour ma part, je crois fermement que Dieu, le juste Juge, fera diligente justice à notre requête que dicte une foi purement catholique exempte de toute intention perverse. » (*Pour l'Église*, tome 4, p. 300)

Un an plus tard, le 5 décembre 1987, à trois jours du terme fixé, le cardinal Lustiger publia un livre,

Le choix de Dieu, dans lequel l'archevêque de Paris faisait l'étalage de sa mort spirituelle en se prétendant de religion juive et, de surcroît, lévite pour l'éternité. Ce ne fut donc pas le signe demandé par notre Père, mais bien la réponse de Dieu à son appel : le cardinal Lustiger est mort, non pas dans son lit mais dans son livre, « faisant naufrage spirituel, renégat de la foi catholique, sans laquelle nul ne peut plaire à Dieu et vivre, étant retourné au judaïsme ancestral, peinturluré pour la montre d'un bariolage chrétien » (*Pour l'Église*, tome 4, p. 328).

Cinq années plus tard, donc en 1993, notre Père va revenir sur cette affaire du jugement de Dieu : « Ayant fait appel au Jugement de Jésus-Christ Notre-Seigneur, je n'eus pas ce que je demandais, mais seulement un signe pour les déjà convaincus : Lustiger se disait "le choix de Dieu", en tant qu'héritier du sacerdoce de de Lévi et d'Aaron... Celui qui voulait bien croire que Dieu se devait de répondre, selon la parole de l'Évangile à laquelle j'ai cru, acceptait surnaturellement ce signe mineur, au lieu de l'autre imploré ; et celui qui n'était pas disposé à croire, le niait, se moquait, se détachait de nous.

« J'ai toujours senti quel effort surhumain produisait et devait entretenir notre acceptation du signe reçu, cette renonciation au signe majeur demandé et refusé. Et depuis, c'est la foi nue ; je veux dire : c'est le simple acte intellectuel par lequel chacun voit l'opposition entre le Credo et la nouvelle religion que les autorités de l'Église lui substituent, qui nous fait tenir à la CRC.

« Il m'est donc absolument clair que Dieu Tout-Puissant n'a pas voulu répondre à nous, à notre appel, parce qu'il était déjà trop évidemment insulté, blasphémé, et Sa sainte Mère également, pour se sentir enclin à donner des signes surrogatoires à cette "génération perverse et adultère"

« L'effet de cette claire lumière est de légitimer et légaliser à mes propres yeux et à ceux qui ont la même certitude, mon œuvre dans ces deux efforts constants, majeurs et tout à fait principaux : la lutte dogmatique et canonique contre la Réforme conciliaire et pontificale, menée publiquement et fortement depuis vingt-cinq ans ; et la lutte contre tous les autres mouvements traditionalistes, schismatiques ou ralliés, libéraux, modérés, charismatiques, qui évitent cette défense de leur foi tout à fait première et seule absolument catholique, hors de laquelle il n'y a pas de salut, sinon pour les gens sans intelligence. » (*Pour l'Église*, tome 4, p. 331 et 332)

Notre Père a fait preuve d'une foi, d'une confiance absolument incroyable en Dieu dans sa demande de jugement. Dieu n'a pas exaucé sa demande parce que, dans sa liberté souveraine, il a jugé meilleur pour le bien commun de l'Église de confirmer son serviteur dans ce travail harassant, décourageant, humiliant, écrasant, crucifiant, de faire remontrance aux pasteurs

légitimes de l'Église pour dénoncer leurs hérésies et leurs schismes, pour obtenir l'exercice de leurs pouvoirs et faire œuvre de vérité et de justice, mais sans que jamais ne soit remise en cause, ne soit contestée, leur autorité qu'ils détiennent de Jésus-Christ auquel il n'appartient à quiconque de se substituer pour la leur nier.

LE TROISIÈME ET DERNIER LIVRE D'ACCUSATION

En 1993, notre Père était donc confirmé par Jésus-Christ pour engager cette nouvelle et sainte controverse qui devait le conduire à Rome pour le dépôt de son troisième et dernier livre d'accusation.

Le 11 octobre 1992, à dessein le trentième anniversaire de l'ouverture du concile Vatican II, Jean-Paul II donnait à l'Église un catéchisme pour répondre au vœu des Pères du Synode de 1985. Le projet avait été confié à une commission de cardinaux présidée par le cardinal Ratzinger et assistée par un comité de rédaction de sept évêques résidentiels.

Ce *Catéchisme de l'Église catholique* publié par Rome se révéla d'une importance considérable. Notre Père l'étudia et, au premier abord, en fut séduit, conquis par l'ardeur religieuse, la joie spirituelle, la magnanimité contagieuse. Cet ouvrage se révélait donc pour quiconque comme très séduisant, très merveilleux, très envoûtant même et donc très maléfique car, comme notre Père le comprit à l'issue d'une étude très attentive, il invitait savamment chacun à consentir au lâchage de l'ancienne religion catholique et à renverser son dogme étroit. « On comprend que le Concile nous ait répété à satiété que Dieu en se révélant révélait l'homme à lui-même ! Cette religion sous-jacente qui fait la "dignité" de l'homme, cette communion déjà établie et rassasiant de Dieu avec tous les hommes, ne sont-ce pas des révélations exaltantes, dépassant de beaucoup nos anciennes leçons de catéchisme sur le péché d'Adam, la nécessité du baptême, les limbes, l'enfer... ? » (*Pour l'Église*, tome 4, p. 403)

Avec l'autorité usurpée de toute l'Église, le pape Jean-Paul II aidé de son fidèle cardinal Ratzinger imposait à tout le peuple fidèle, à tout le clergé et à toute la hiérarchie ce breuvage catéchétique hallucinogène mêlant savamment culte de Dieu et culte de l'Homme, « comme à égalité, en osmose, mariant leurs deux infinis, leurs deux béatitudes, leurs deux libertés comme agréées enfin l'une par l'autre dans une Alliance définitive, sans obligations ni sanctions, et déjà comblée de félicités terrestres qui laissent présager l'heureux nirvana où passent de génération en génération tous les hommes, toutes les femmes, hors du temps et de l'espace, abîmés en Dieu, dans l'Amour. » (*Pour l'Église*, tome 4, p. 403).

Ce catéchisme constituait l'occasion providentielle pour notre Père de réaliser à la fois une synthèse géniale de la religion nouvelle d'une Église réformée

telle que définie par la charte du concile Vatican II et ses lois organiques prises par Paul VI et Jean-Paul II, et de résumer, de condenser notre opposition doctrinale de contre-réforme aux douze hérésies majeures que contient ce prétendu catéchisme catholique et qui pourront constituer les douze articles d'un jugement du magistère infaillible et solennel soit pour les confirmer soit pour les condamner et permettant ainsi par œuvre de justice et de vérité de rétablir l'unité et la paix.

Ces douze hérésies présentées par notre Père sont : une erreur sur la prédestination universelle et absolue de tous les hommes, à la grâce, à la rémission des péchés, à la vie éternelle ; une erreur d'un Fils de Dieu uni à chaque homme, pour toujours, à travers ses mystères, les sauvant tous infailliblement ; une erreur sur l'innocence des juifs et la culpabilité des chrétiens dans la passion et la mort de Jésus crucifié ; l'erreur d'un au-delà perdu hors de l'espace et du temps, d'un Christ désincarné et d'un royaume évanescant ; une erreur sur le Saint-Esprit, animateur du monde ; l'erreur d'un peuple de Dieu, convoqué, conduit par l'esprit, Dieu seul sait où ! Dieu sait comment ! ; une erreur du sacerdoce commun antithèse du sacerdoce hiérarchique, la théodémocratie contre le Christ souverain prêtre et roi ; l'apostasie d'un culte de l'homme antichrist, dans la répudiation du cœur et de la croix de Jésus ; une erreur de la démocratie dite chrétienne, laïque, personaliste et socialisée ; la laïcité de l'État, la liberté de l'homme au mépris de la loi divine, signe de l'apostasie finale et du châtement de Dieu, et enfin la gnose personnelle de Jean-Paul II.

Mais la première hérésie permettant toutes les autres et à laquelle notre Père fut solennellement requis d'adhérer sous menace à peine voilée d'excommunication par Paul VI en 1968 et 1969 et par Jean-Paul II en 1983 : « Une extension abusive de l'infaillibilité et de l'indéfectibilité de l'Église en son chef, en ses pasteurs et en son peuple. »

Et notre Père de proposer de jeter l'anathème sur pareille prétention hérétique avec cinq sentences dogmatiques suivantes qui résument et démontrent la justesse à la fois de sa soustraction d'obéissance vis-à-vis des seuls Actes du concile Vatican II et des enseignements subséquents des papes Paul VI et Jean-Paul II, actes par définition faillibles, provisoires et réformables, sans remise en cause ni contestation schismatique de leur autorité qu'ils tiennent de Notre-Seigneur Jésus-Christ :

« I. Nul homme, nulle assemblée, seraient-ils Pape, Concile, collègue d'évêques ou de prêtres, collection de théologiens ou masse de laïcs, voire même une prétendue Église universelle, ne saurait imposer ses opinions doctrinales ou morales comme revêtues d'une quelconque infaillibilité, hors des frontières parfaitement définies du Magistère solennel ou ordinaire.

« II. Tout fidèle catholique a le droit, si ce n'est le devoir de s'élever contre un enseignement nouveau,

même émané du magistère "authentique" du Pape et des évêques, pour en appeler, de ce magistère aux frontières imprécises, aux décisions du Magistère infail-
libile de ces mêmes autorités légitimes.

« Il est nécessaire de préciser que l'autorité ne peut se réclamer de la puissance du Magistère ordinaire, à moins qu'elle ne s'emploie à rien d'autre qu'à enseigner ce que l'Église a cru, depuis toujours et partout ; la nouveauté est exclue absolument de ce qui s'appelle "magistère ordinaire", et elle n'est proposée comme "authentique" que par un regrettable abus de confiance.

« III. C'est par un abus de langage ou même d'intention, qu'en de nombreux textes le Magistère postconciliaire déclare, par des affirmations ne laissant aucune place au doute ni à la discussion que lui-même et le peuple de Dieu exercent constamment leur vertu de foi catholique, les uns pour enseigner la doctrine, les autres pour y consentir et y adhérer, sans pouvoir se tromper ni vouloir tromper le monde.

« IV. Un Concile, un Pape même, toute assemblée épiscopale ou sacerdotale, hors de l'exercice de leur Magistère officiel dans ses formes canoniques, peuvent être hérétiques, matériellement et même formellement, schismatiques ou scandaleux, car ils ne sont pas des dieux, mais des êtres faillibles et défectibles comme les autres hommes.

« V. Le Magistère catholique a dans ses attributions le pouvoir et le devoir de discerner les révélations improprement dites "privées", mais, les ayant reconnues "authentiques", dans leurs faits surnaturels et leur doctrine pure de toute erreur, il n'a pas la liberté de les rabaisser au-dessous de son autorité et de son pouvoir pastoral, pour les ignorer et les combattre. Son office est d'en étudier la vérité, la réalité, et non point de décider de leur opportunité ou de leur intérêt pour l'Église. Ce qui est du Ciel s'impose à tous.

« Tels les dons divins reconnus par l'Église anté-conciliaire, le culte du Saint Suaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et surtout les apparitions et demandes de Notre-Dame de Fatima, événements mondiaux, secours providentiels pour l'Église et joie intime pour les âmes prédestinées. »

Notre Père porta ce livre d'accusation à Rome le 13 mai 1993 qu'un Mgr Caotorta « d'une jeunesse et d'une naïveté rayonnantes » accepta de recevoir au nom de la Congrégation de la doctrine de la foi, mais avec l'idée bien arrêtée de ne rien en faire d'autre que de le ranger au fond d'un tiroir, ce que Mgr Sandri assesseur à la secrétairerie d'État confirma en termes aimables et élégants lors d'un entretien qui se déroula quelques jours plus tard, le 21 mai 1993, dans le but d'obtenir l'ouverture officielle d'un examen doctrinal de ce prétendu catéchisme catholique, en déclarant : « Si nous faisons ce que vous demandez, cela voudrait dire que tout cela a un fundus veritatis, un fond de

vérité. Si nous commençons à examiner, cela voudrait déjà dire que vous avez raison. Nous ne pouvons le faire. Tout le magistère postconciliaire a expliqué Vatican II. L'abbé de Nantes doit ouvrir son esprit à toutes les nouveautés. Lui-même doit se faire le Saint-Office pour lui-même. Même si vous n'êtes pas déclarés formellement hérétiques, il vous faut chercher à comprendre pourquoi, on ne vous répond pas, voir dans la globalité de l'Église la réponse à votre contestation. Au lieu de rester bloqués sur vos positions comme des mammouths ! »

Et de fait, à la suite de cette démarche, plus aucune nouvelle de Rome qui ainsi, pour la troisième fois, refusait d'accueillir la plainte de notre Père et d'engager un examen doctrinal, mais aussi de sanctionner notre Père pour une telle accusation en hérésie contre Jean-Paul II et le cardinal Joseph Ratzinger, maître d'ouvrage et maître d'œuvre de ce résumé de toute la foi et de la morale de l'Église, mais revues et présentées à la lumière d'une tradition tout humaine que papes et évêques se sont inventée et donnée lors du concile Vatican II et à sa suite, certes dans l'exercice de leurs redoutables pouvoirs d'enseigner, sous la désignation abusive de "Magistère", pour se libérer, selon leurs caprices du moment, de l'autorité de l'Écriture sainte, de la Tradition et du Magistère ordinaire et extraordinaire... et ainsi gouverner seuls le "peuple de dieux", certes au nom de Jésus-Christ qu'ils invoquent de leurs lèvres, en réalité mais sans Lui et finalement contre Lui.

Ce troisième livre d'accusation fut l'ultime tentative de conciliation de notre Père pour réveiller les pasteurs de l'Église dans leur inertie face à cette molle apostasie dans laquelle tous s'adonnaient avec plus ou moins de complaisance, conduits par un Jean-Paul II victorieux mettant tous ses espoirs dans l'avènement de l'an 2000.

En juillet 1993, il bénéficia d'une grâce tout à fait particulière, en la forme d'un contrat qu'il se vit proposé par le Sacré-Cœur et dont il retranscrivit les conditions dans son cahier phalangiste :

« Hier, 3 juillet, je me suis trouvé intérieurement très bouleversé par une sorte de marché qui m'était proposé, donc imposé par mon unique Maître et Sauveur, ma Sainte Mère y participant des deux côtés, de Lui et de moi : plutôt que le martyr maintenant, vingt-cinq ans de vie pour porter du fruit, mais à condition que celle-ci soit déjà une mort corporelle dont la façon doit se tirer de la consécration formulée par mère Marie du Divin Cœur. Voilà ! C'est tout ? c'est bref. J'ai dit OUI. »

L'année 1993 marque le début de la troisième partie de la vie sacerdotale de notre Père au cours de laquelle les Autorités Supérieures de l'Église, pour la première fois, vont prendre l'initiative pour obtenir par tous les moyens sa condamnation canonique et son silence.

(frère Pierre-Julien de la Divine Marie.

UNE ENCYCLIQUE SANS DESTINATAIRE

LA LETTRE ENCYCLIQUE *DILEXIT NOS*

DU SAINT-PÈRE FRANÇOIS

SUR L'AMOUR HUMAIN ET DIVIN DU CŒUR DE JÉSUS-CHRIST

Nous avons commencé le mois dernier la lecture de l'encyclique *DILEXIT NOS* du pape François (*IL EST RESSUSCITÉ* n° 260, novembre 2024). Ce grand texte paraît être son testament spirituel. Il y livre tout le fond de sa religion, de sa piété, de sa charité, mais subverties par et pour le concile Vatican II, mises au service de l'homme en vue de la réalisation de la « *civilisation de l'amour* ». Pour l'heure, le constat du Pape est amer : c'est l'échec. Mais il veut raviver et mener à sa réussite enfin ce grand œuvre chimérique : il suffit de redonner du cœur à l'humanité, et aux catholiques la dévotion au Sacré-Cœur.

Au départ, il y a donc le cœur. Occupé de soi, le Pape le veut éveiller en chacun, dans l'idée que s'il s'occupe de l'autre, ce cœur se révélera lui-même à lui-même comme un centre de soi-même. Comment de là le tourner vers cet autre centre qui est le Sacré-Cœur ? Le passage n'est pas facile, et même difficilement compréhensible, parce que le Pape ne veut pas tout simplement reconnaître que ce pauvre cœur humain est depuis le péché originel un champ de bataille entre Dieu et le démon qui veulent tous les deux le posséder. Tous nos heurs et malheurs humains sortent de cet affrontement, en attendant le jugement dernier, éternel... absent de l'encyclique !

À relire notre Père, qui s'est montré le plus grand théologien du vingtième siècle, ces lacunes sont vite compensées pour notre plus grande joie ! et instruction, car cette encyclique est l'occasion d'une bonne révision de toute notre religion catholique à son école. Dieu, le Bon Dieu, a donc créé notre cœur pour l'aimer, Lui, et notre prochain, et faire ainsi notre salut par son Fils Jésus venu en ce monde nous racheter, en luttant contre le démon et le monde, avec la force de l'Esprit-Saint. Ce qui manque cruellement au Pape, c'est la théologie toute relationnelle de la circumincessante charité divine et trinitaire, dont notre Père a eu l'intuition, et qui nous délivre de l'individualisme moderne, bétonné, en même temps qu'elle donne à comprendre la charité rayonnante du Cœur de Dieu.

Dans sa deuxième partie, le Pape contemple Jésus, dans l'Évangile, attentif à soulager les misères des gens, avec bonté et douceur, et encore au moment de son immolation sur la Croix. Ce commentaire de l'Évangile dont le Pape a le secret est une riche méditation. Il y manque cependant tout un aspect de la vie de Notre-Seigneur, d'avertissements à ses ennemis d'avoir à se convertir, et à entrer dans le Royaume, sous peine du châtement de la géhenne éternelle. Telle est la vérité de notre condition humaine. Mais il n'est point question de vérité ni d'erreur dans l'encyclique du pape François.

III. VOICI LE CŒUR QUI A TANT AIMÉ

(N°s 48 à 91, *SUITE*)

Nous avons entamé une troisième partie où le Pape rappelle « *comment l'Église réfléchit sur le saint mystère du Cœur du Seigneur* » (n° 47). C'est le mystère de Jésus, Dieu Verbe fait homme selon la théologie mystique de saint Cyrille d'Alexandrie que le Pape reprend dans son encyclique, pour notre plus grande joie, car c'est cette vision mystique que notre Père privilégiait.

De là, le Pape s'est engagé sur une explication de la Sainte Trinité, qui commence bien, par un élan

vers le Père, car Jésus nous conduit au Père. Mais ensuite, sur la Personne du Saint-Esprit, plus rien n'est clair dans la théologie du Pape, parce qu'il ne le voit pas procéder du Père « et du Fils » (*filioque*), mais comme indépendant du Christ, ce qui émancipe cet Esprit de la circumincessante charité qui anime la vie divine des Trois Personnes de la Sainte Trinité. Synode masduiste oblige...

Notre Père avait déjà clairement identifié cette hérésie dans la théologie du CEC, en même temps

qu'il nous a donné le remède dans sa lumineuse théologie totale, par une merveilleuse démonstration de théologie relationnelle : le Saint-Esprit, « c'est l'amour jaillissant du Père et du Fils qui, éternellement, revient à ce centre du Cœur de Dieu, dans la joie et l'allégresse » (*Théologie totale*, 1986). Absolument incompatible avec la pluralité des religions de rigueur au Synode.

Achevons cette troisième partie : le pape François évoque maintenant l'enseignement de ses prédécesseurs.

EXPRESSIONS MAGISTÉRIELLES RÉCENTES.

« 78. [...] Dans la Bible et dans les premiers siècles de l'Église, le Cœur du Christ apparaît sous la forme du côté blessé du Seigneur, comme source de grâce ou bien comme appel à une rencontre intime d'amour. Il ne cesse de réapparaître dans le témoignage de nombreux saints jusqu'à nos jours. Au cours des derniers siècles, cette spiritualité a pris la forme d'un véritable culte du Cœur du Seigneur. »

« 79. Nombre de mes prédécesseurs ont évoqué le Cœur du Christ et, de manières très diverses, nous ont invités à nous unir à Lui. »

Et d'entreprendre l'énumération des Papes par... l'inévitable Léon XIII !

Si le pape François avait voulu être original, il aurait peut-être commencé par GRÉGOIRE XVI, ou par LE BIENHEUREUX PIE IX. L'un et l'autre ont ouvert l'ère des Papes modernes, c'est-à-dire l'ère des Papes qui furent confrontés aux idées modernes.

Or, précisément le pape Pie IX, dans l'encyclique *QUANTA CURA* (8 décembre 1864) accompagnant le *SYLLABUS*, terminait par un appel au Sacré-Cœur : que les fidèles s'unissent au Pape pour demander « avec une perpétuelle instance à son très doux Cœur, victime de sa très ardente charité envers nous, d'attirer tout à lui par les liens de son amour, et de faire que tous les hommes, enflammés de son très saint amour, marchent dignement selon son Cœur, agréables à Dieu en tout, portant des fruits en toutes sortes de bonnes œuvres » (*QUANTA CURA*, n° 17).

Et dix ans plus tard, Pie IX consacrait l'Église entière au Sacré-Cœur, le 16 juin 1875, explicitement contre le poison du libéralisme, ce dont se félicitait Mgr Freppel auprès de l'évêque libéral d'Autun : « Mais il est un autre péril qui, pour n'être pas aussi apparent, n'en est pas moins redoutable, je veux dire le catholicisme libéral que le Souverain Pontife ne cesse de poursuivre dans tous ses Brefs et ses Allocutions. Dans l'acte de consécration au Sacré-Cœur formulé par la Congrégation des Rites, les erreurs des catholiques libéraux ont obtenu une mention aussi formelle que méritée. » (Frère Pascal du Saint-

Sacrement, *MGR FREPPEL*, t. 2, *Un évêque de combat 1870-1880*, p. 313)

Ainsi pour le bienheureux Pie IX, la dévotion au Sacré-Cœur est liée à la lutte contre le libéralisme. C'est loin des préoccupations de son successeur, LE PAPE LÉON XIII, comme aujourd'hui du pape François.

« À la fin du XIX^e siècle, Léon XIII nous invita à nous consacrer à Lui [au Sacré-Cœur], unissant dans sa proposition l'invitation à l'union avec le Christ à l'admiration de la splendeur de son amour infini. » (n° 79) C'est tout à fait louable, mais quelle bataille a dû livrer le Sacré-Cœur pour obtenir cette consécration du Pape !

On lit cela tout au long des chapitres 24 à 28 du livre de sœur Muriel, *LE SECRET DE LA BIENHEUREUSE MARIE DU DIVIN CŒUR*.

En 1898, au plus fort de la guerre de Cuba, « le Sacré-Cœur promettait la victoire de l'Espagne catholique en vue de sa gloire et de son extension sainte du levant au couchant, moyennant la consécration du monde. Or, une telle politique divine gênait les options de Léon XIII qui avait misé, dès le début du conflit, sur une solution de compromis bien conforme à la diplomatie de complaisance qu'il pratiquait, depuis vingt ans, avec les gouvernements maçonniques et libéraux. » (p. 307)

« Les conséquences de sa politique furent dramatiques dans tous les pays du monde où la franc-maçonnerie étendit sa puissance, multipliant les lois persécutrices. La "léontreizine" réduisit l'Église et les États catholiques à l'impuissance en face de leurs ennemis, et précipita leur décadence. Le pape Léon XIII était le responsable direct de cette situation. Notre-Seigneur, en la personne de sa confidente, s'était heurté au mur infranchissable de la politique pontificale imposée sous couvert d'intérêts religieux mal compris. Telle fut la cause de l'échec de la première mission héroïque de la messagère du Ciel. N'y aurait-il pas une brèche pour atteindre le cœur du Saint-Père ? » (p. 311)

Alors, notre sainte, sur ordre de Notre-Seigneur, confirmé par son directeur contraint de reconnaître la vérité de cette révélation, écrivit à nouveau au Saint-Père, le 8 décembre 1898 :

« Très Saint-Père,

« Par ordre exprès de Notre-Seigneur et avec le consentement de mon confesseur, je viens, avec le plus profond respect et la plus parfaite soumission, faire part à Votre Sainteté de quelques nouvelles communications, que Notre-Seigneur a daigné me faire sur la matière dont traitait ma première lettre.

« Lorsque, l'été dernier, Votre Sainteté souffrait d'une indisposition qui, vu votre âge avancé, remplit de soucis les cœurs de vos enfants, Notre-Seigneur me

donna la douce consolation qu'il prolongerait les jours de Votre Sainteté afin de réaliser la consécration du monde entier à son Divin Cœur. Plus tard, le premier vendredi du mois de décembre, Il me dit qu'Il avait prolongé les jours de Votre Sainteté afin de vous accorder encore cette grâce – de faire la consécration – et que, après avoir accompli ce désir de son Cœur, Votre Sainteté devait se préparer à rendre compte à Dieu. “Dans mon Cœur, il trouvera consolation pour les négligences de son pontificat et réparation pour ses fautes, ainsi qu'un refuge sûr à l'heure de la mort et du jugement.” Il me laissa l'impression qu'après avoir fait la consécration, Votre Sainteté finira bientôt son pèlerinage ici-bas.

«[...] Je reconnus l'ardent désir qu'Il a de voir son Cœur adorable de plus en plus glorifié et connu, et de répandre ses dons et ses bénédictions sur le monde entier. Et Il choisit Votre Sainteté, prolongeant vos jours, afin que vous puissiez lui rendre cet honneur, consoler son Cœur outragé et attirer sur votre âme les grâces de choix qui sortent de ce Divin Cœur, cette source de toutes les grâces, ce lieu de paix et de bonheur. Je me sens indigne de communiquer tout cela à Votre Sainteté; mais Notre-Seigneur, après m'avoir pénétrée de plus en plus de ma misère et m'avoir fait renouveler le sacrifice de moi-même comme victime et épouse de son Cœur, acceptant volontiers toute espèce de souffrances, d'humiliations et de mépris, me donna l'ordre strict d'écrire de nouveau sur ce sujet à Votre Sainteté.

« On pourrait trouver étrange que Notre-Seigneur demande cette consécration du monde entier et ne se contente pas de la consécration de l'Église catholique. Mais son désir de régner, d'être aimé et glorifié et d'embraser tous les cœurs de son amour et de sa miséricorde est si ardent, qu'Il veut que Votre Sainteté Lui offre les cœurs de tous ceux qui par le saint baptême Lui appartiennent pour leur faciliter le retour à la vraie Église, et les cœurs de tous ceux qui n'ont pas encore reçu la vie spirituelle par le saint baptême, mais pour lesquels Il a donné sa vie et son sang et qui sont appelés également à être un jour les fils de la sainte Église, pour hâter par ce moyen leur naissance spirituelle.

« Dans ma lettre du mois de juin (10 juin 1898), j'ai exposé les grâces que Notre-Seigneur veut accorder en suite de cette consécration, et la manière comment Il désire que celle-ci se fasse; mais vu les nouvelles instances de Notre-Seigneur, je viens de nouveau supplier avec la plus filiale soumission et les plus vives instances Votre Sainteté d'accorder à Notre-Seigneur la consolation qu'Il demande et d'ajouter au culte de son Divin Cœur quelque nouvel éclat, selon que Notre-Seigneur vous inspirera. » (p.322-323)

Léon XIII fut donc contraint de s'exécuter, sur

ordre du Sacré-Cœur, mais ce ne fut pas de bonne grâce. Encore lui fallut-il un avertissement sérieux. Le 1^{er} mars 1899, « il apprit qu'une grosse tumeur mettait ses jours en danger et que l'opération lui laissait peu de chances de survie. Pourtant, après l'intervention, aucune des complications prévues ne survint. Se souvenant de la lettre du 8 décembre 1898 de la sainte messagère, Léon XIII comprit qu'il ne devait plus différer l'accomplissement des demandes du Ciel.

« Cependant, allait-il ouvrir son cœur à la grâce qui lui était faite ? Allait-il modifier sa diplomatie et sa pastorale afin d'accomplir des actes décisifs pour le salut des âmes, la victoire des nations catholiques et le triomphe de la sainte Église sur les puissances des enfers déchaînés ? » (*sœur Muriel*, p. 328).

Non pas ! « Le 25 mars, fête de l'Annonciation, le pape Léon XIII lut attentivement la lettre de la supérieure en présence du cardinal Mazzella, préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, qui déclara : “ Cette lettre est bien touchante et paraît bien dictée par Notre-Seigneur. ” Elle n'était pas “ bien touchante ”, commente notre Père, elle était pressante ! Or, le Pape voulut chercher ailleurs la justification de l'acte projeté : “ Monsieur le Cardinal, prenez cette lettre et allez la poser là-bas [!] ; elle ne doit pas compter en ce moment. ” Aux yeux du Pape, la consécration du monde devait être présentée, non comme l'obéissance à une “ révélation privée ”, mais comme sa propre initiative. Il chargea le cardinal d'examiner la question *in se*, abstraction faite des volontés du Ciel.

« Chercher ailleurs la justification, traiter la question *in se*, c'était mépriser gravement le Sacré-Cœur qui, depuis trois ans, s'efforçait de se faire entendre de ses ministres par l'intermédiaire de sa fidèle et héroïque épouse ! » (*sœur Muriel*, p. 328)

Remarquons en passant que pour le pape François, la dévotion au Sacré-Cœur n'est pas liée à une quelconque “ consécration ”. Le mot n'apparaîtra que bien plus tard dans l'encyclique (n° 206), et une seule fois.

De Léon XIII à Pie XI, le pape François passe par-dessus son saint prédécesseur, SAINT PIE X.

C'est dommage, parce qu'il aurait été bienvenu de remarquer comment ce Pape répondait parfaitement aux volontés du Sacré-Cœur, en adoptant pour devise de son pontificat : « *Instaurare omnia in Christo.* » C'était en 1903 comme le premier fruit de la Consécration au Sacré-Cœur de 1899. Bien sûr, saint Pie X n'a pas produit de document spécifiquement sur le Sacré-Cœur, mais il était imbu de cette dévotion, on le voit au détour de ses prédications, de ses écrits. Par exemple, dans sa première encyclique, voici comment il définissait le règne du Sacré-Cœur comme un règne de charité :

« C'est lui qui nous adresse cette invitation : *« Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui gémissiez sous le fardeau, et je vous soulagerai. »* (Mt 11,28) Et, dans sa pensée, ces infirmes et ces opprimés n'étaient autres que les esclaves de l'erreur et du péché. Quelle mansuétude, en effet, dans ce divin Maître ! Quelle tendresse, quelle compassion envers tous les malheureux ! Son divin Cœur nous est admirablement dépeint par Isaïe dans ces termes : *« Je poserai sur lui mon esprit, il ne contestera point et n'élèvera point la voix : jamais il n'achèvera le roseau demi-brisé et n'éteindra la mèche encore fumante. »* (Is 42,1-3)

« Cette charité patiente et bénigne (1 Co 13,4) devra aller au-devant de ceux-là mêmes qui sont nos adversaires et nos persécuteurs. » (*E SUPREMI APOSTOLATUS* n° 13)

Ainsi, comme pour le bienheureux Pie IX, la dévotion au Sacré-Cœur, selon saint Pie X, est une œuvre de vérité, de charité combattante, pour le salut des âmes... autant de pensées que n'effleure pas l'encyclique du pape François.

Saint Pie X est aussi le Pape de l'Eucharistie. « Après Léon XIII, les décrets eucharistiques de Pie X sont la mise en œuvre pratique de la consécration de 1899 », souligne le Père Émile Bergh, jésuite belge, dans la *NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE* de juin 1949. « L'Eucharistie n'est-elle pas le signe suprême de la charité du Christ, par lequel il veut atteindre personnellement tout homme, jusqu'à la fin des temps ? N'est-ce pas principalement du mépris de sa charité dans l'Eucharistie que le Sacré-Cœur s'est plaint à Paray ?

« Personne ne s'étonnera donc, pensons-nous, que nous signalions les décrets eucharistiques de Pie X, comme la première application toute naturelle de la consécration de 1899. Le décret *Sacra Tridentina Synodus* du 20 décembre 1905, sur les conditions requises pour la communion fréquente et quotidienne, dénonce l'erreur janséniste, diamétralement opposée aux intentions de charité du Cœur de Jésus.

« Le 8 août 1910, le décret *Quam singulari*, sur la communion des enfants, débutait par l'affirmation de l'amour tout particulier que Jésus leur portait. Il faisait aussi le procès de la sévérité janséniste, qui voyait dans la communion une récompense et non un remède.

« Il est impossible d'exagérer la portée de ces deux actes pontificaux dans le développement de la dévotion vraiment effective au Sacré-Cœur. » (Émile Bergh, s.j., Le cinquantenaire de la consécration au Sacré-Cœur, 11 juin 1899 - juin 1949, in *LA NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE*, juin 1949)

Le pape François poursuit : « *Pie XI présenta cette dévotion comme une synthèse de l'expérience de foi chrétienne.* » (n° 79) avec en note la référence à l'en-

cyclique *MISERENTISSIMUS REDEMPTOR* du 8 mai 1928. Notre Père la commenta en 1995 :

« CETTE ENCYCLIQUE DE PIE XI est calquée sur celle de Léon XIII en mai 1899. L'analyse est aussi sombre, aussi virulente chez Léon XIII et chez Pie XI, des maux dont nous souffrons. Le pape Léon XIII dénonce le laïcisme et propose la dévotion au Sacré-Cœur comme la solution à tous les maux de ce temps. Nous sommes dans le même contexte et la même manière pour un Pape de traiter de la chose : les forces ennemies sont épouvantables, comme la lâcheté des chrétiens, mais voici le Sacré-Cœur, tout ira bien. Pendant ce temps, le cœur du Pape est toujours libéral l'un, démocrate l'autre, les jésuites, les dominicains se glissent dans la collaboration avec les ennemis de l'Église, mais le Sacré-Cœur doit tout sauver. Ce qui fait que la dévotion au Sacré-Cœur est une dévotion tout à fait à part, sans aucune conséquence dans la vie des peuples. On est du côté du Pape quand on a la dévotion au Sacré-Cœur, sur la voie de la sainteté, et Dieu fera le reste. On ne peut pas rendre plus stérile notre sainte religion. » (*oraison du 30 juin 1995*)

PUIS LE PAPE FRANÇOIS ÉVOQUE PIE XII qu'il cite abondamment tout au long de *Dilexit nos* :

« *Pie XII affirma ensuite que le culte du Sacré-Cœur exprime de manière excellente, en une sublime synthèse, notre culte envers Jésus-Christ.* » (n° 79)

Notre Père fit un enthousiaste commentaire de cette encyclique *HAURIETIS AQUAS* pour la fête du Sacré-Cœur de l'année 1966, dans la *LETTRE À MES AMIS* n° 229 : « Cette doctrine vraiment fondamentale [le culte du Sacré-Cœur] trouva sa forme achevée dans la parole de Pie XII : "Ce culte est l'acte de religion par excellence." Sans doute n'a-t-il "rien introduit de nouveau" dans la foi de l'Église quand le dix-septième siècle l'a instauré et que les révélations divines de Paray-le-Monial sont venues le confirmer. Mais c'est parce qu'il épanouit au grand jour de la liturgie les trésors mêmes de l'immortelle Révélation, "car ce culte n'est rien d'autre en substance que le culte de l'amour divin et humain du Verbe incarné" ; il est donc "la profession pratique de toute la religion chrétienne". Il suscite dans nos âmes, en effet, "une volonté pleine et absolue de nous vouer et consacrer à l'amour du divin Rédempteur, dont son Cœur transpercé est le vivant témoignage et le signe". »

C'est pourquoi « l'Église, Vierge, Épouse et Mère, ne cessera plus de contempler ce Cœur Sacré de Jésus, de l'adorer, de l'aimer, de l'implorer, de se presser contre lui et d'élever jusqu'à lui ses enfants pour leur en inspirer l'amour. Ce culte a quelque chose de mystérieux et de saisissant que Pie XII exprime, peut-être mieux que tout autre, quand il écrit : "Le Christ Notre-Seigneur, en montrant son

Cœur très sacré, a voulu retenir d'une façon extraordinaire et singulière les esprits des hommes pour qu'ils contemplent et honorent le mystère de l'amour miséricordieux de Dieu à l'égard du genre humain. Par cette manifestation si particulière, le Christ, en des paroles expresses et réitérées, a montré son Cœur comme le symbole qui attirerait les hommes à la connaissance de son amour ; en même temps il en a fait comme le signe et le gage de sa miséricorde et de sa grâce pour les besoins de l'Église de notre temps", car c'est bien là "l'image dont la puissance et la signification dépassent tout le reste, le Cœur du Christ qui a été transpercé sur la Croix." » (*ibid.*)

Le pape François poursuit son énumération en citant JEAN-PAUL II ; choc du changement de religion :

« *L'homme de l'an 2000 a besoin du Cœur du Christ pour connaître Dieu et se connaître lui-même ; il en a besoin pour construire la civilisation de l'amour.* » (n° 80 citant Jean-Paul II en juin 1994)

L'expression « *civilisation de l'amour* » fut lancée par Paul VI dans son allocution du 24 décembre 1975, en refermant la porte sainte du Jubilé. Et il s'en expliqua dans son discours du 31 décembre 1975 que notre Père fustigea (*voir encart*, p. 22).

Dans son *AUTODAFÉ*, notre Père dénonçait la mise à contribution de Jésus pour la réussite de ce rêve : « Tout pousse à faire de Jésus un gourou, annonciateur d'un monde nouveau de "paix, de vérité, de justice et de fraternité", poncifs chers à Jean XXIII, colonnes de rêve de la grande utopie conciliaire annoncée, qui deviendra, avec Paul VI, "la civilisation de l'amour", et avec Jean-Paul II, l'accomplissement par une nouvelle évangélisation d'un monde régi par l'idéal de 1789, de liberté, d'égalité et de fraternité. » (*AUTODAFÉ*, p. 158)

Jean-Paul II a ainsi détruit l'Église avec cette chimère tout au long de son pontificat, comme notre Père l'en avait accusé dans son *Deuxième Liber accusationis*, dès 1983. Sous le titre : « Le signe du malheur est sur vous », notre Père écrivait :

« Vous avez voulu que règnent d'abord Joie et Espoir. Ces deux-là, quand ils ne viennent pas de Dieu mais de l'homme, n'enfantent, c'est connu ! que pleurs et grincements de dents. En l'autre monde ? Déjà en ce monde-ci. Vous pensez être le Pape de l'an 2000. Vous vous souvenez de Léon XIII, de qui bien des circonstances et des traits vous rapprochent, élu Pape en 1878 et qui franchit le cap du nouveau siècle pour mourir en 1903. Ainsi parlez-vous souvent de cette entrée dans le troisième millénaire, comme d'une Aurore que vous avez fixée d'avance, pour cette "*civilisation de l'amour*" qu'enfin les hommes auront édifiée, achevée, réussie, de leurs propres sagesse et vertus.

« Vous vivez dans ce rêve, et ce rêve indéfiniment répété étouffe la religion, démolit l'Église, subvertit l'ordre séculaire des nations civilisées. » (p. 113)

Cette réalisation de la « civilisation de l'amour » reste le rêve du pape François encore aujourd'hui.

En outre, ce qui intéresse le pape François, et qu'il relève chez Jean-Paul II, c'est le développement du culte comme « *une réponse à la croissance de formes de spiritualités rigoristes et désincarnées qui oublient la miséricorde du Seigneur, mais aussi comme un appel actuel à un monde qui cherche à se construire sans Dieu* » (n° 80). Et qui est dévoré de la haine diabolique qui allume la guerre sur la terre.

Enfin, le pape François cite son prédécesseur :

« *BENOÎT XVI a invité à reconnaître le Cœur du Christ comme une présence intime et quotidienne dans la vie de chacun : "Toute personne a besoin d'avoir un 'centre' dans sa vie, une source de vérité et de bonté à laquelle puiser pour affronter les diverses situations et difficultés de la vie quotidienne. Chacun de nous, lorsqu'il fait silence, a besoin d'entendre non seulement les battements de son propre cœur, mais aussi, plus profondément, les battements d'une présence sûre, perceptible avec les sens de la foi et pourtant bien plus réelle : la présence du Christ, cœur du monde."* » (n° 81)

Nous voilà en plein teilhardisme, doublé de l'auto-suggestion d'une dévotion tellement intime qu'elle en est finalement centrée sur soi.

Notre Père a cependant repris magistralement à Teilhard cette idée de « *la présence du Christ, cœur du monde* », dans son cours de *Théologie kérygmétique* de 1972. Le théologien de la Contre-Réforme catholique tirait une leçon toute différente de ce vague sentimentalisme de Benoît XVI : le Sacré-Cœur, qui est Jésus, la deuxième Personne de la Sainte Trinité, bien plus qu'une indéfinissable « *présence* », veut prendre possession de l'univers entier, comme de chaque personne en particulier, acquérant de son Père, par sa Passion, sa Mort, et la puissance de sa Résurrection, un pouvoir, une domination sur toute la création qu'il a rachetée de son Précieux Sang, en l'Église son Corps mystique. Le Sacré-Cœur « veut tout connaître, il veut aimer tout ce qu'il connaît, il veut sauver tout ce qu'il aime, il veut régner sur tout ce qu'il sauve.

« Oui, le Christ, toujours le même, hier, aujourd'hui et dans les siècles, est cet homme, le plus humble de tous les hommes, qui fut charpentier à Nazareth et il est aussi bien ce Seigneur et Roi, investi par sa Résurrection glorieuse de la Toute-Puissance qui conquiert aujourd'hui encore et partout, à la manière humaine d'un homme semblable à nous, tout ce que le Père lui offre pour en faire son Royaume éternel. Amen ! » (CRC n° 64, janvier 1973, *Le mystère de Jésus*, cf. extrait, *infra*, p. 23)

(suite, p. 24)

LA « CIVILISATION DE L'AMOUR » : PAUL VI CONTRE PIE X

« **L'**ANNÉE sainte est finie, mais la vie continue », disait le Pape à l'audience du 31 décembre 1975. Pour lui apporter son couronnement, ajoutait-il, Nous avons exhorté tout le monde à promouvoir « **la Civilisation de l'Amour** », ce qui constitue tout un programme. Oui, tel devrait être... le principe de la nouvelle heure de grâce et de bonne volonté que le calendrier de l'histoire ouvre devant nous : la Civilisation de l'Amour. »

Tel sera le thème de l'année 1976. Mais qu'est-ce à dire ?

Paul VI explique : « *Nous voudrions ouvrir à la vie des hommes dans cette conjoncture historique les voies d'une civilisation et d'un bien-être meilleurs, animés par l'amour. Et par civilisation Nous entendons cet ensemble de conditions morales, civiles et matérielles qui permettent à la vie humaine de meilleures possibilités d'existence, une plénitude raisonnable, un heureux destin éternel.* »

La fin poursuivie, c'est tout à la fois le Bien-Être, la culture, le bonheur en ce monde et la vie éternelle dans l'autre ; suivant *POPULORUM PROGRESSIO* et *GAUDIUM ET SPES*.

Le moyen d'y atteindre, c'est l'Amour au lieu de la haine, des injustices, de la guerre, de la violence qui, « *aujourd'hui encore* », agitent et attristent l'humanité.

Le fondement de ce beau projet d'« *une humanité civilisée et heureuse* », c'est le « *Culte de l'homme* ». Le Pape le proclame dans les derniers mots de cette allocution : « *Ferions-Nous un rêve lorsque Nous parlons de la civilisation de l'amour ? Non, Nous ne rêvons pas. S'ils sont authentiques (?), s'ils sont humains (?), les idéaux ne sont pas des songes, ils sont des devoirs (?), spécialement pour nous, chrétiens. Et ils sont d'autant plus urgents et fascinants que les grondements de l'orage ébranlent davantage les horizons de notre histoire. Ils sont une force, une espérance. Le culte – et il s'agit bien de cela maintenant – que nous avons pour l'Homme nous conduit à cela, lorsque nous repensons à cette célèbre expression d'un Père de l'Église, le grand saint Irénée : "L'Homme vivant est la Gloire de Dieu" (CONTRA HÆRES. IV, 20, 7) », Documentation catholique, 1^{er} février 1976, p. 101-102.*

Cette allocution, entre autres, prêche et nous impose toujours la même vision teilhardienne de Paul VI et c'est son style, romantique, luxuriant à l'excès, comme d'un Chateaubriand non plus nostalgique, mais progressiste, c'est sa pensée, utopique et messianique comme d'un Lamennais pacifiste et non violent ; c'est son message inchangé depuis le commencement : Chercher le bonheur en ce monde ; par les douceurs d'un amour universel que le culte de l'homme inspire, dans la paternité d'un Dieu dont c'est toute la gloire.

MAIS...

1. Saint Irénée n'a JAMAIS dit que la gloire de Dieu était la bonne vie tranquille, dans le bien-être, la culture, l'amour du monde. Je l'ai signalé à mainte reprise, contre la falsification éhontée de nos nouveaux docteurs, teilhardiens et naturalistes, qui n'ont que ce seul Père de l'Église à invoquer pour précurseur, et par cette seule phrase détonante qu'ils amputent de son essentiel (cf. critique du Père Congar, *LETTRE À MES AMIS* n° 202, p. 4 ; de Mgr Rougé, CRC n° 84, p. 7, colonne 2 ; et de Vatican II dans *Gaudium et Spes*, CRC n° 59, p. 13).

Saint Irénée a bien écrit : « *Gloria Dei vivens homo* », la gloire de Dieu, c'est l'homme vivant... mais la phrase n'est pas terminée et elle ne prend son sens que par son terme : « *et vita hominis Visio Dei* », et la vie de l'homme c'est la Vision de Dieu ! Pas question de Vision de Dieu ni rien de semblable dans le discours montinien, d'un naturalisme parfaitement athée, d'une religion de l'homme et de la terre qui n'invoque enfin Dieu que par un violent contresens pour Le faire garant de l'erreur qu'il abomine.

2. Quant au Culte de l'Homme, j'ai eu le redoutable honneur, quoique indigne, d'en faire reproche public et motivé au Pape, dans mon *Liber accusationis*, après qu'il eut célébré ce culte impie, lors de la clôture du Concile, le 7 décembre 1965, en présence de tous les évêques du monde dont aucun n'a quitté l'Assemblée en signe de protestation contre cette profession d'idolâtrie majeure. Je renvoie le lecteur à cette « plainte en hérésie » demeurée sans réponse (*Liber*, p. 18-21). Mais comment y aurait-il bien-être ici-bas, tranquille fin, heureux destin éternel, pour Celui qui, Vicaire de

Jésus-Christ, brave la Loi divine en proclamant : « Nous avons plus que quiconque le culte de l'homme » ? Car voici, en Vérité, la Parole de Jésus-Christ : « **Retire-toi, Satan ! Car il est écrit : C'est le Seigneur ton Dieu que tu adoreras, c'est à LUI SEUL que tu rendras un culte** », (Matthieu 4, 10 ; traduction de la Bible de Jérusalem), et Jérémie prononce : « **Malheur à l'homme qui met sa confiance en l'homme** » (17,5) !

3. La Civilisation de l'Amour ? Qu'est-ce à dire ? Je me rappelle ce qu'écrivait Guitton de son Auguste Ami dans ses fameux *Dialogues* : « Jamais avant d'avoir entendu Paul VI, je n'avais entendu parler du Monde avec un tel accent d'admiration, de ferveur. » (p. 297) Paul VI prêche l'amour du monde et de tout ce qui est du monde (cf. *Lettre à mes amis* n° 213). Or voici ce que dit la Parole qui ne passera jamais : « **N'aimez pas le monde ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui.** » (1 Jean 2, 15) Et la Vulgate nous donne le moyen de marquer la différence entre amour et amour : « **Si quis diligit mundum, non est caritas Patris in eo, si quelqu'un aime le monde, la charité du Père n'est pas en lui.** » Paul VI aurait parlé de Charité au lieu d'Amour, ç'aurait été plus clair ? Oui, mais ç'aurait été autre... une autre religion !

LA CIVILISATION DE LA CHARITÉ.

Ah ! oui, quelqu'un en a déjà parlé, non comme d'un idéal, d'un songe, d'une nouveauté fascinante, mais non pas davantage comme d'un avenir de bien-être, de culture, de fraternité et de paix universelle, et d'amour du monde, c'est saint Pie X : « *Non, Vénérables Frères... on ne bâtera pas la cité autrement que Dieu ne l'a bâtie... Non, la civilisation n'est plus à inventer ni la cité nouvelle à bâtir dans les nuées. Elle a été, elle est ; c'est la civilisation chrétienne, c'est la cité catholique. Il ne s'agit que de l'instaurer et de la restaurer sans cesse sur ses fondements naturels et divins contre les attaques toujours renaissantes de l'utopie malsaine, de la révolte et de l'impiété : Omnia instaurare in Christo.* » (*Lettre sur le Sillon*, n° 11 ; cf. CRC n° 47, p. 3-4) » (CRC n° 103, mars 1976, p. 11.)

L'ÂME DU CHRIST, ROYALE ET CONQUÉRANTE, LE CŒUR SACRÉ DE JÉSUS, CŒUR DU MONDE

La pointe étincelante du Mystère Total, la solution de la difficulté se trouvent dans la considération de l'âme du Christ et de ses puissances : ses facultés de connaître, d'aimer, de vouloir sont humaines mais soutenues par la force divine.

Parlons pour évoquer cette puissance tout humaine et cependant divine, divine et pourtant bien humaine, du Cœur de Jésus.

On a trop souvent considéré ce Cœur comme un simple organe corporel étroitement lié à l'affectivité, et cette âme comme absorbée par sa fonction organique... On ne voyait pas quel rôle spirituel leur attribuer qui ne soit tellement mieux rempli par la Personne divine même. Cet esprit créé, cette âme humaine, ce cœur spirituel paraissent doubler inutilement la Nature divine du Verbe. Dieu est Esprit : il n'aurait donc nul besoin d'un esprit créé pour agir dans la chair ! Seule l'orthodoxie catholique a tout sauvé en maintenant la plénitude d'humanité du Christ, Fils de Dieu fait homme. Et dans l'homme, ce qui importe, ce qui agit, ce qui crée des liens c'est l'âme, à partir et par le moyen de son corps, mais bien au-delà de lui.

Ainsi avons-nous accès à l'Âme de Jésus, âme immense, âme que sa divinité emplit de toute une plénitude de vie et de force humaine, au point qu'elle nous prend et nous contient tous dans son rayonnement.

JÉSUS HÉRITIER D'UN IMMENSE PASSÉ.

À la différence de sa nature divine, qui ne dépend de rien ni n'est déterminée par rien, l'âme humaine de Jésus est génétiquement déterminée par la convergence illimitée de mille déterminations biologiques, psychologiques, sociologiques, dont son individualité est le terme. Que Dieu ait tout voulu en fonction de ce Jésus qui devait venir, voilà qui soulignerait à quel degré cet enfant est le résumé de toute l'histoire antérieure. Mais peut-être Dieu avait-il déjà créé, tout premiers, cette Âme, cet Esprit humain, ce Cœur individuel en attente d'incarnation, afin que tout se réalise comme par son Ordre et selon un arrangement historique auquel il présidât ? Il ne paraît pas tout à fait insensé de le soutenir. De toute manière le Christ, grandissant en âge et en sagesse, aura inventorié l'héritage qu'il assumait et se le sera approprié par volonté humaine. Ainsi tout le passé du monde est en lui récapitulé et par ses mérites reconquis.

Jésus, Homme-Dieu, s'est trouvé situé, commandé par ses liens héréditaires, besogneux et pauvre. Il s'est soumis à ses pères et ses ancêtres, à Adam le premier d'entre eux, pour mettre à profit leur héritage de vie et pour racheter la faute assumée. Ainsi, sans être lui-même organiquement la Matière en évolution, ni la Biosphère ni même l'Humanité totale, il reprend tout à son compte et s'en fait, comme homme et au prix de tant d'humiliations, de labeurs et de sang, le Maître Souverain. Ceux qu'il ira chercher aux Enfers sont déjà siens par adoption et conquête...

JÉSUS, ROI DES SIÈCLES.

Comme chacun de nous est ouvert sur le monde et se lance à sa conquête avec toute l'énergie qui est en lui, l'Âme de Jésus est une immense vacuité, un besoin sans limites, de tous et de tout. Comme Dieu, le Verbe n'est soumis à rien, ne se trouve lié à aucune créature et n'en ressent aucun besoin, aucune attirance. S'il aime, c'est dans une gratuité qui nous demeure froide et incompréhensible. Mais fait homme, devenu l'un de nous, l'un des moindres, il attend des autres le lait et

le miel, le pain et le vin de son corps et de son cœur. Cet enfant des hommes a besoin de tout et il désire plus que la nourriture du Corps, celle de l'Âme insatiable qui est en Lui !

Il veut tout connaître, il veut aimer tout ce qu'il connaît, il veut sauver tout ce qu'il aime, il veut régner sur tout ce qu'il sauve. C'est un besoin qu'il a voulu éprouver en se donnant une âme humaine et sans doute ce besoin exprime-t-il, sous mode humain, la suprême grâce du divin amour... Cette puissance passive, en attente d'un achèvement qui ne peut venir que d'autrui, est la raison dernière de ce grand œuvre de conquête de l'humanité par le Christ.

Comme homme il tient à chacun d'entre nous, à tous et à tout. Il a besoin, il veut, il aime conquérir tout, à la fois pour notre bien et pour sa gloire, pour sa stature parfaite et pour la nôtre, solidaires et mutuellement dépendantes. Nous sommes honorés d'être aimés gratuitement par Dieu qui prédestine selon le décret de son élection, mais nous sommes rassurés d'être voulus, désirés et aimés ainsi, humainement, charnellement, par ce Cœur, cet esprit, cette âme, cette Personne qui nous cherche et qui nous veut dans l'absolue passion, dans la détermination invincible qui lui vient de sa toute-puissante divinité déployée dans la chair.

Ainsi l'individualité phénoménale, objet d'expérience, du Jésus historique, n'est que la semence, infime, de la personnalité totale qui n'aura de repos qu'elle n'ait été par sa chair et par la nôtre, par sa parole et notre réponse, par son amour dévorant et le nôtre, jusqu'au bout de son influence, de sa construction d'un Royaume, de l'édification d'un Corps social, envahissant et transfigurant tout.

Il fallait qu'il mourût pour mériter de son Père « les nations en héritage ». Mais il fallait aussi qu'il ressuscite et monte à la droite de Dieu pour déployer invisiblement dans toute la création sa puissance humaine de Chef, de Docteur et de Pasteur de l'Église. Cette puissance d'une âme en tout semblable à la nôtre, et fraternelle, mais dont la mesure est divine, lui donne la passion de tout marquer de son empreinte et lui permet de le faire. Ainsi sommes-nous « chrétiens », membres de ce Corps dont Lui, le Christ, est la Tête, la Puissance omni-présente, omnipotente.

Sa grandeur ne le disperse pas. Au contraire, elle explique qu'il puisse nous toucher, nous guérir, nous sanctifier de tout près, Lui qui règne sur tout l'univers et se révèle présent et agissant en tous aussi intensément. Il est notre compagnon de route, notre prochain, agissant avec nous et en nous, par la puissance de sa résurrection, comme un homme en use avec son épouse, ou son frère, ou son ami. C'est le Christ catholique.

L'histoire humaine cesse avec Lui d'être anarchique, atomisée, sans signification ni fin, comme si le Verbe de la Sagesse créatrice l'avait abandonnée et livrée à l'absurde chaos des volontés individuelles. Elle n'est pas pour autant linéaire, unidimensionnelle, comme si dans le Christ s'exerçait une toute-puissance divine dominatrice, ressoudant toutes les créatures selon le dessein premier d'évolution cosmique arrêté d'abord... C'est un cœur d'homme, c'est une volonté d'homme qui réintroduisent dans notre histoire la loi de Dieu, l'amour de Dieu comme une nouvelle force partout affrontée aux forces du mal. C'est un Lutteur divin qui annonce la victoire finale. Il est partout où il y a danger, Jésus ! pour lutter avec nous et pour vaincre.

(Abbé Georges de Nantes, *Le mystère de Jésus*, CRC n° 64, janvier 1973, p. 13-14).

APPROFONDISSEMENT ET ACTUALITÉ.

Sous ce dernier titre de la troisième partie de son encyclique, le pape François veut traiter de plusieurs points délicats.

« 82. *L'image symbolique et expressive du Cœur du Christ n'est pas l'unique moyen que nous donne l'Esprit-Saint pour rencontrer l'amour du Christ ; et elle aura toujours besoin d'être enrichie, éclairée et renouvelée par la méditation, la lecture de l'Évangile et la maturation spirituelle.* » Qu'est-ce à dire ? En tout cas, cette expression se retrouve au début de la présentation par le cardinal Fernandez de ses *Normes procédurales pour le discernement de phénomènes surnaturels présumés* (voir *IL EST RESSUSCITÉ* n° 256, juin 2024, p. 3 à 9). Le ton est donc donné...

« 83. *La dévotion au Cœur du Christ est essentielle à notre vie chrétienne, car elle signifie notre ouverture, pleine de foi et d'adoration, au mystère de l'amour divin et humain du Seigneur, au point que nous pouvons affirmer une fois de plus que le Sacré-Cœur est une synthèse de l'Évangile.* »

Excellent ! mais c'est la méthode conciliaire du « oui... mais... » dénoncée par notre Père dans son *AUTODAFÉ* : « *Nous devons rappeler que les croyants ne sont pas obligés de croire, comme s'il s'agissait de la Parole de Dieu, aux visions ou manifestations mystiques racontées par les saints qui ont proposé avec passion (sic !) la dévotion au Cœur du Christ [références à Benoît XVI]. Ce sont de beaux stimuli qui peuvent motiver et faire beaucoup de bien, mais personne ne doit se sentir obligé de les suivre s'il ne trouve pas qu'ils l'aident à avancer dans sa vie spirituelle.* » Et voici pour achever la déroute des bons fidèles : « *Cependant, il est important de garder à l'esprit, comme Pie XII l'a déclaré, que l'on ne peut pas dire que ce culte "viendrait d'une révélation privée".* » Cet emprunt à Pie XII, hors contexte, produit un effet violent.

Pie XII dans *HAURIETIS AQUAS*, montrait que le culte du Sacré-Cœur préexistait aux révélations de Paray-le-Monial : « Si Nous voulons évoquer les étapes glorieuses parcourues par ce culte au cours

de l'histoire de la piété chrétienne, nous voyons tout de suite se présenter à nous les noms de certains de ceux qui ont acquis une célébrité particulière dans ce domaine et qui doivent être tenus pour les pionniers d'une forme de religion qui se répandait de plus en plus privément et progressivement dans les communautés religieuses. » (*HAURIETIS AQUAS*, n° 51)

Et de citer notamment saint Jean-Eudes, apôtre du culte liturgique du Sacré-Cœur.

Pie XII enchaînait : « Il suffit d'évoquer cette époque où se développait le culte du Cœur très sacré de Jésus pour comprendre parfaitement que son admirable progression tenait à ce qu'il convenait parfaitement à la nature de la religion chrétienne, qui est une religion d'amour. On ne doit donc pas dire que ce culte tire son origine d'une révélation privée faite par Dieu ni qu'il est apparu soudainement dans l'Église, mais qu'il a fleuri spontanément de la foi vivante et de la piété fervente dont étaient animées des personnes privilégiées à l'égard du Rédempteur adorable et de ses glorieuses blessures, témoignages les plus éloquents de son immense amour.

« Ainsi, comme on le voit, ce qui a été révélé à sainte Marguerite-Marie n'a rien apporté de nouveau à la doctrine catholique. Son importance vient de ce que le Christ Notre-Seigneur, en montrant son Cœur très sacré, a voulu retenir d'une façon extraordinaire et singulière les esprits des hommes pour qu'ils contemplent et honorent le mystère de l'amour miséricordieux de Dieu à l'égard du genre humain. » (*HAURIETIS AQUAS* n° 52)

Nous sommes certainement très loin du radicalisme du pape François. Cependant, même pour Pie XII, les « révélations privées » posent problème... Aucune nouveauté, aucun ordre ne peut, ne doit venir de la révélation du Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie, révélation cependant utile puisque cela « *fait beaucoup de bien* » comme l'écrit le pape François, qui en cela ne fait qu'appliquer les « règles » des théologiens.

Il faut toute la clarté de notre Père pour résoudre la difficulté définitivement (cf. lire l'*excursus*, aux pages suivantes).

EXCURSUS**LA VRAIE QUESTION : LES RÉVÉLATIONS PRIVÉES**

En juin 1989, lors d'une suite de conférences sur le mystère du dessein du Sacré-Cœur sur la France, de sainte Jeanne d'Arc à sainte Marguerite-Marie, notre Père pose une question insolite, et plutôt dérangement :

Il se trouve que – et c'est pourquoi tous les saints sont avec nous –, à travers les siècles, dans notre

histoire de France, nous avons bien de la chance, parce que ce n'est pas tous les pays pareils, Notre-Seigneur et la Très Sainte Vierge ont daigné descendre du Ciel et nous apparaître, nous dire des choses et guider notre destin. Ont-ils le droit, ou non ?

Quand Jésus ou la Sainte Vierge voient que nous sommes en danger de périr, que nous allons vers

l'apostasie générale ou que la France va vers la décadence par la dénatalité, par le désarmement, par la corruption des mœurs, Jésus et la Sainte Vierge qui aiment le royaume de France – ils ont quand même le droit d'aimer le royaume de France, même si c'est plus que les autres nations, ils ont le droit – se disent : « Il faut faire quelque chose pour ce peuple, notre peuple, sans quoi ce peuple va périr. »

Alors ils descendent du Ciel sur la terre, et ils causent à des bergères... Est-ce qu'ils ont le droit de parler à des bergères ? Est-ce que la Sainte Vierge a le droit de parler à des bergères ? Est-ce que Jésus a le droit de parler à une visitandine pour lui dire ses secrets et ses désirs ? (*De sainte Jeanne d'Arc à sainte Marguerite-Marie, la France au Sacré-Cœur*, S 101 – conférence du 18 juin 1989, à Reims).

Alors, notre Père s'attarde sur cette "difficulté" dite des "révélations privées", pour la traiter en théologien :

J'ai pris mon *Dictionnaire de Théologie Catholique*, comme tout théologien, pour savoir si Jésus et la Sainte Vierge ont le droit de nous donner des directives dans les domaines politique, économique et autres. Nous avons ça chez nous, ça occupe un rayon grand comme ça, sans vous mentir, et puis c'était en tout petit, et je vous assure, ce sont des montagnes de science ! L'autre jour, précisément pour préparer ma conférence, j'ai pris le *Dictionnaire de Théologie Catholique*, à l'article "révélation" pour savoir si les révélations du Sacré-Cœur à Paray-le-Monial, les révélations de la Sainte Vierge à Fatima comptaient et ce qu'en pensait l'Église (*ibid.*)

DISTINCTION ENTRE RÉVÉLATION UNIVERSELLE ET PARTICULIÈRE.

J'ai cherché ces révélations. J'ai vu une petite distinction : on disait qu'il y avait les révélations qu'on appelle particulières ou privées, et puis la révélation universelle, la Révélation, celle de Jésus-Christ et des Apôtres, qui maintenant constitue le dépôt de la Foi. Pendant des pages et des pages d'écriture toute petite et serrée, trente, quarante pages ! ils m'ont parlé de la Révélation universelle, de la Révélation divine que l'Église a reçue et qu'elle enseigne à travers les siècles. Je feuilletais, parce que ça je le sais par cœur, mais je voulais savoir ce qu'ils disaient des révélations privées. À la dernière ligne, il y avait : « Pour ce qui est des révélations privées universelles, elles n'ont pas la même importance (cf. Bricout, colonne "révélation"). »

Dans mon immense dictionnaire de théologie, pas un mot sur les révélations particulières ! Cela n'intéresse pas les deux cent cinquante théologiens qui ont participé à l'élaboration de ce dictionnaire entre les deux guerres ! Stupéfaction !

Alors j'ai été voir mon Bricout. On a le Bricout aussi, le *Dictionnaire des connaissances religieuses*,

– que les théologiens appellent "*le Bricout*", c'est plus facile, c'est Bricout qui l'a fait, et c'est un bon dictionnaire – , je le feuillette, et là je trouve des pages sur la Révélation générale et ensuite, quelques pages sur la révélation dite "privée", les révélations privées ou dites "particulières". J'ai été stupéfait de ce que j'ai trouvé ! Pourquoi ? Ah ! mais ces libéraux – ce sont des libéraux ! – sont très intelligents quand ils travaillent, ils travaillent très sérieusement, l'article est très sérieux, mais ils s'occupent d'autre chose que ce qui m'intéresse ! Ça consiste en quoi ? J'ai là les citations. Un peu de courage, on va faire une étude de théologie. Je suis licencié en théologie et en toutes sortes de choses, j'ai 64 ans et il m'a appris des choses : il m'a appris comment on pouvait fuir la vérité en ayant l'air de lui être fidèle. Ça, c'est merveilleux !

« On distingue révélation universelle et révélation particulière ou privée. »

Bon ! D'accord : révélation universelle, celle de Jésus et des Apôtres, de tout l'Ancien et du Nouveau Testament, et la tradition orale qui s'y est jointe, qui est pour tout le monde et pour tous les siècles, c'est la totalité de la religion. Nous sommes d'accord, nous y croyons. Et maintenant, les révélations particulières ou privées. À la ligne :

« Il ne leur est pas dû un assentiment de foi catholique (cf. Benoît XIV), mais seulement de foi humaine, selon les règles de la prudence. »

Ah ! Ça commence comme ça tout d'un coup : on ne nous explique pas exactement ce qu'elles sont, pourquoi le Ciel fait des révélations. On nous dit tout de suite : vous n'êtes pas obligé d'y croire ! Curieux, ça ! C'est tout à fait secondaire ! Ensuite :

« Elles peuvent être pourtant l'instrument de grandes grâces, même pour tous les fidèles. »

J'aime bien le « même pour tous les fidèles » ! Ça veut dire que d'habitude, les révélations particulières, ça peut donner de grandes grâces, par exemple à Marguerite-Marie, à la rigueur à tout son couvent, ça leur a fait du bien que Jésus vienne visiter l'une de ces religieuses. Ça a changé des choses, dans le couvent et puis même un peu plus vaste et puis même, à la rigueur, ça pourrait servir au monde entier !

« Mais, quel qu'en soit le prix – "mais" ! tout de suite, le "mais" : ne leur accordons pas trop de choses –, elles ne rentrent pas dans l'économie primordiale et universelle du salut. »

Cela veut dire : on n'en a pas besoin, elles ne nous apportent rien de nouveau et nous, théologiens, ça ne nous intéresse pas.

« Cependant, lorsque l'Église les a approuvées et surtout a établi ou recommandé des fêtes et des dévotions à ce propos, s'élever à l'encontre serait manquer gravement "au respect et à leur sentiment d'esprit et de volonté que nous devons aux direc-

tives et aux enseignements de l'Église, à l'exercice du magistère qu'elle exerce sous l'inspiration du Saint-Esprit, lors même qu'elle ne met pas en mouvement son privilège d'infailibilité. » »

Évidemment, vous ne suivez pas, c'est de la théologie concentrée, mais ça veut tout simplement dire : quand l'Église a reconnu ces apparitions, comme par exemple à Lourdes en instituant une fête des apparitions de Lourdes, ou en canonisant sainte Bernadette, donc en reconnaissant tout de même que cette sainte n'était pas une hystérique, n'était pas une illuminée, etc., on ne peut pas quand même s'élever contre ces révélations sans outrecuidance. On n'est pas forcé d'y croire, mais enfin il est quand même nécessaire au respect et à l'obéissance qu'on doit au Pape et aux évêques de ne pas aller à l'encontre. Donc, si vous n'y croyez pas, vous vous taisez (*ibid.*).

Rien d'obligatoire donc, sauf le respect dû aux décisions de la hiérarchie ecclésiastique. Ce n'est pas tout, voici qui s'ajoute et va garantir toute liberté d'y croire ou pas : les théologiens vont juger... de l'opportunité !

C'est assez négatif jusqu'ici. Enfin, j'ai trouvé cette phrase qui est un peu plus positive :

« À noter que ceux qui reçoivent de telles révélations et ceux à qui elle est transmise par ordre, peuvent et doivent en examiner la créance. »

C'est-à-dire la crédibilité, est-ce que c'est croyable.

« Si ces titres sont reconnus valables, ils n'ont pas le droit, en conscience, de lui refuser leur adhésion. »

Lucie de Fatima a vu la Sainte Vierge, elle ne peut pas nier que ce soit la Sainte Vierge, la Sainte Vierge lui a donné des ordres ; ou bien Bernadette de Lourdes : « Va dire au clergé que je veux une église ici... » Le dictionnaire reconnaît que ces personnes-là, qui ont été les témoins de la vision, ou bien ceux qui sont directement concernés, le petit groupe autour d'eux, les supérieures de Marguerite-Marie, mis en face du fait, doivent examiner si c'est vrai ou si c'est faux. Dieu sait s'ils le font ! Et si, véritablement, ils doivent considérer que c'est vrai, ils n'ont pas le droit de refuser, en conscience, leur adhésion à ces apparitions.

Je passe, le dictionnaire parle de Paray-le-Monial, tout à fait selon cette analyse, puis la dernière phrase :

« Ce qui juge en dernier ressort de ces révélations privées, c'est l'harmonie constatée de cette vérité, de cette dévotion avec le dogme ancien dont ces révélations constituent le développement providentiel. »

Ce sera vrai dans la mesure où ça dit des choses qu'on savait déjà. Et puis :

« C'est l'opportunité de leur réponse aux besoins actuels du peuple chrétien qui permet d'en juger. »

Est-ce que c'est opportun, est-ce que ces révélations vont faire du bien au peuple chrétien aujourd'hui, ou non ? Si vraiment ces apparitions nous apparaissent

devoir être opportunes dans la conjoncture, alors il faudra tenter de les respecter, de les répandre et de leur obéir. Mais, qui va juger de leur opportunité ? Messieurs les théologiens ! Exemple : lorsque Jeanne d'Arc a dit qu'elle était envoyée pour faire sacrer le dauphin à Reims, messieurs les théologiens ont étudié pour savoir si c'était dans l'opportunité de la situation de l'Église de l'époque, et tous à l'Université de Paris, sauf les exilés parce qu'ils étaient fidèles au roi de Bourges, tout l'ensemble a décidé que ce n'était pas du tout opportun et donc que cela ne pouvait pas être une vraie révélation malgré toutes les preuves qu'elle en donnait, et ils ont fait brûler Jeanne d'Arc ! (*ibid.*)

CRITIQUE.

C'est une vue rationaliste, ou intellectualiste des choses. Il n'est question que d'une chose :

1. Les révélations particulières n'égalent pas la Révélation de Jésus-Christ, bien entendu, elles sont d'un ordre tellement inférieur qu'on n'est jamais obligé d'y croire. Merci pour Jésus s'il se déplace, et la Vierge !

2. C'est nous, les théologiens qui jugeront de l'opportunité de ces révélations. Si nous jugeons qu'elles sont opportunes, on les développera dans le peuple fidèle, mais si nous jugeons qu'elles ne sont pas opportunes, nous les laisserons de côté.

Cette étude intellectualiste pour étudier dans quelle mesure on doit recevoir ou non ces révélations se termine d'une manière tout à fait "minimisante" : les dévotions et les pratiques de piété qui en résultent, pour nouvelles qu'elles soient et pour relatives et secondaires qu'elles soient, peuvent être utiles au peuple chrétien. Par exemple de faire pénitence après Lourdes, par exemple de porter un scapulaire, après des révélations du dix-neuvième siècle ; par exemple de communier les premiers vendredis du mois après Paray-le-Monial, c'est bien ! « C'est pour ma femme », dira le libéral, ce sont des dévotions qui sont bien à recommander pour les gens qui sont particulièrement pieux (*ibid.*).

QUESTION.

Notre Père, poursuivant son exposé, ramassait tout ce "problème" en un simple énoncé décisif :

Mais je pose tout d'un coup une question, une question évidemment indiscrète et insolite : Dieu a-t-Il encore le droit, depuis que Jésus-Christ est remonté au ciel et depuis le jour de la Pentecôte, d'entrer dans la vie de l'Église, des hommes et des nations, pour les gouverner ? Ah ! Cette question, je voudrais pouvoir la poser aux évêques, au Pape lui-même, je voudrais pouvoir la poser dans un concile. Est-ce que vous pensez que Jésus-Christ a encore le droit d'entrer dans notre vie, de redescendre et de parler à tel ou tel saint, pour nous dire ce que nous devons faire dans telle ou telle alternative de l'époque, ou non ?

La réponse serait très étonnante et on le voit bien

par l'histoire. A-t-il le droit encore de nous donner des commandements, des ordres qui sont nouveaux ?

Vous dites : « De toute manière, il n'y aura plus rien de nouveau parce que Jésus-Christ a tout dit ! » Je veux bien ! Dans l'ordre de la doctrine tout est dit, mais dans l'ordre du gouvernement du monde, est-ce que Jésus-Christ a le droit, est-ce que la Vierge Marie a le droit encore de donner des directives évidemment nouvelles à l'Église, au monde, aux nations, comme dans la vie des individus ?

Quand la Vierge paraît à Lourdes, elle dit à la petite Bernadette de creuser, de se laver et puis de boire. Que fait Bernadette ? Qu'est-ce qu'elle devait faire et dire ? « Ah ! Mais il n'y a plus rien, hein ! Maintenant, Jésus-Christ a tout dit ! » Non, on l'a vu se mettre à quatre pattes comme un animal, manger de l'herbe et creuser, puis se laver avec une eau boueuse et boire de cette eau boueuse ! Les gens ont dit : « Elle est folle ! » Mais elle obéissait à un commandement de la Sainte Vierge. Elle aurait dû refuser ? Ou demander aux théologiens l'opportunité de se laver avec de l'eau boueuse et de manger de l'herbe ?

Lorsque le Ciel met toute son autorité et allonge des preuves, des miracles absolument contraignants pour notre intelligence, est-ce que, oui ou non, on est obligé d'y consentir sous peine de châtement temporel et éternel et sous l'attrait des mystérieuses récompenses promises ? Que la Révélation soit close à la mort du dernier Apôtre, c'est vrai, tous les théologiens le savent, mais en plus, en continuité avec elle, qu'en est-il de la conduite du monde et de l'Église ? Qu'en est-il de l'orthodromie ? Est-ce qu'elle est abandonnée une fois pour toutes aux hommes constitués en dignité ou est-ce que Dieu est encore libre d'agir ? (*ibid.*)

ACCUSATION.

À travers les siècles d'avant, de pendant et d'après le Christ, il semble que les hommes constitués en dignité se soient considérés comme les véritables autorités divines ou ecclésiastiques, qu'ils se soient eux-mêmes organisés en castes aristocratiques ou technocratiques : nous les évêques, nous les théologiens, et qu'ils y aient perdu leur docilité à Dieu. Ils n'ont plus jamais aimé que Dieu vienne exceptionnellement jusqu'à eux et ont fait mille difficultés et objections pour le reconnaître (*ibid.*).

Revenant sur sa conférence, notre Père précisait son accusation :

On sent très bien que les théologiens qui ont rédigé ces articles ou ces manuels sont tout à fait opposés à l'intrusion du Sacré-Cœur, de la Vierge Marie ou des saints dans notre histoire quotidienne. Ils n'en veulent pas ! Tout d'un coup, en lisant ces dictionnaires qui sont très savants et qui apparemment sont bien argumentés, j'ai compris que, d'une manière générale – je

ne dis pas "tous" parce qu'il y a des saints au sommet de l'Église comme il y en a dans le peuple, et il y a des saints dans la politique comme partout ailleurs –, les grands de ce monde responsables du gouvernement de l'Église d'un côté, responsables du gouvernement des nations de l'autre, c'est leur job, c'est leur compétence, c'est là qu'ils ont pouvoir et ils n'aiment pas être dérangés (Conclusion de la conférence : *"De sainte Jeanne d'Arc à sainte Marguerite-Marie, la France au Sacré-Cœur"*, 24 juin 1989 à la maison Saint-Joseph).

Par exemple :

Moi, je veux bien que lorsqu'une apparition nouvelle comme celle de Fatima ou celle de Medjugorje intervient, les théologiens, les évêques, sous la conduite du Pape, étudient, discernent les esprits pour savoir si ça vient du démon ou de Dieu. Jésus a reproché aux prêtres et aux pharisiens de Jérusalem de ne pas faire ce discernement des esprits pour Lui. Ils font ce discernement, tant qu'ils ne craignent pas pour leur autonomie de jugement et de gouvernement, mais à partir du moment où ça commence à aller contre leurs lubies, contre leurs plans, contre leurs passions, contre leur collaboration avec les puissances du monde ou avec les ennemis, ils ne font plus le discernement ou, s'ils le font, c'est en violant toutes les règles habituelles à l'Église pour dire que Medjugorje est vrai et que Fatima est faux (*conférence du 18 juin 1989*).

Mais ce n'est pas nouveau. Déjà au quinzième siècle, c'était le cas :

Au moment de Jeanne d'Arc, tous les grands de l'Université de Paris n'ont pas aimé être dérangés par une bergère de Domrémy ! D'autant plus que, précisément, elle avait une autre politique que la leur et une autre ecclésiologie... Elle ne savait ni a ni b, et elle en appelait au Pape contre eux, comme si le Pape était au-dessus d'eux ! Elle leur faisait la leçon en leur disant que c'était le gentil dauphin qu'elle avait mené sacrer à Reims qui était le vrai roi, légitime, désigné par Dieu pour être son représentant et administrer les choses de la France pour lui, Dieu, qui lui donnerait toute puissance et toute gloire. Cela ne correspondait pas avec leurs choix politiques ; eux, ils étaient passés dans le parti des Anglais et le parti des Bourguignons rebelles. Alors, qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils ont bien essayé de discerner les esprits, mais ils ont conclu que Jeanne était une sorcière et qu'elle était digne d'être brûlée ! Après, plus de justice, plus de vérité, elle serait brûlée, on se débarrasserait d'elle (*conférence du 24 juin 1989*).

Autre exemple, les révélations du Sacré-Cœur à Paray-le-Monial.

Le message de Marguerite-Marie : pourquoi Marguerite-Marie a-t-elle échoué ? C'est parce que le Père de La Chaize a dit au roi : « Qu'est-ce que c'est que cette religieuse qui s'occupe de ce que vous devez faire à Versailles et de ces peintures du Sacré-Cœur que vous

devez faire sur vos oriflammes ? De quoi se mêle-t-elle ? Et puis voilà que cette religieuse se met à faire de la politique, vous encourage à faire la guerre au monde, vous assure de la victoire ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? ! »

La même chose a eu lieu, c'est-à-dire que toutes ces autorités, tous ces hommes qui n'étaient pas mystiques, qui n'avaient pas l'amour de Dieu, ont trouvé mille moyens – jusqu'à ce Lambertini qui deviendra le pape Benoît XIV – de dire que c'est contraire à la théologie, que le cœur n'est qu'une pompe et que... « Mais enfin, Jésus... » Oui, peut-être, Il est apparu à cette religieuse, elle a cru qu'il était apparu, etc. Si vous y croyez, ayez la dévotion ! *(conférence du 18 juin 1989)*

Et les apparitions de Notre-Dame à Fatima ? Toujours la même opposition sous prétexte d' "opportunité" .

Laurentin, ça l'embête que la Vierge Marie ait parlé de la Russie à Fatima. Ça l'embête, pourquoi ? Parce que l'abbé Laurentin a ses idées toutes faites en politique et qu'il ne veut pas qu'on dise du mal de la Russie ! Les savants et les sages, obligés d'écouter des bergères et d'humbles moniales ou d'humbles moines, ce n'est pas dans l'ordre ! Il faut passer cela au crible de l'humaine sagesse. Et certes le discernement des esprits leur appartient, la nouveauté leur est une occasion de désapprouver. La nouveauté ?

Quand le Ciel parle, c'est pour faire une chose créatrice, c'est une nouveauté créatrice, c'est dynamique, c'est orthodromique et donc ça peut redresser les idées tout à fait prosaïques et véritablement trop matérielles, trop rationalistes, des hommes. Ce recours de Dieu à la théocratie soudain semble une espèce de remise en question de leur autocratie, de leur dictature, même si elle est cachée sous des voiles démocratiques *(conférence du 24 juin 1989)*.

Plus tard, notre Père, à la veille de partir pour notre grand pèlerinage de Turin du 9 mai 1998, reviendra sur le sujet pour conclure sur cet abus d'autorité des hommes d'Église prétendant contrôler les dits et faits du Ciel.

Alors, les révélations privées... cela n'a pas grande importance, elles ne sont pas nécessaires, le Christ a tout dit, les Apôtres ont tout dit, nous prétend-on. Curieusement, cela vient des hommes qui, par ailleurs, ne cessent eux-mêmes de prophétiser, de faire les illuminés, de nous apprendre une religion nouvelle. Tout cela est contradictoire, preuve du mensonge *(sermon du 8 mai 1998)*.

APPLICATION.

Notre Père a donné sa solution de théologien mystique, c'est-à-dire pour qui Jésus et Marie sont des personnes vivantes, ayant des volontés

et desseins précis, qu'ils continuent à nous faire connaître.

Mais qu'est-ce que c'est que les révélations privées ? C'est quand Notre-Seigneur Jésus-Christ ou la Sainte Vierge, ou quelque saint descend du Ciel pour apparaître à quelqu'un, quelque saint homme ou quelque sainte femme et lui donner un message et lui manifester son authenticité par des miracles. Oui, c'est bien, Bernadette a vu la Vierge à Lourdes. Si cela lui a fait quelque bien, tant mieux, l'Église est plutôt favorable, mais nous, on n'a pas besoin de cela ! Nous, nous sommes majeurs, nous ne sommes pas des enfants comme les foules de Galilée, nous savons ce qu'est Dieu, nous l'avons appris dans nos séminaires, notre science ecclésiastique est faite. Alors, que voulez-vous que j'apprenne à Fatima ? C'est inutile ! Vous allez à Turin ? Qu'allez-vous voir à Turin ? Ces gens qui n'adorent plus jamais le Saint-Sacrement dans les Saluts comme autrefois ou dans les tabernacles, ces gens ne veulent pas aller à Turin : le Christ est là, dans notre église, tout le monde le sait. Bienheureux encore quand ils disent cela, quand ils ne disent pas, et on n'entend plus que cela depuis des dizaines d'années : « Moi, je préfère trouver le Visage du Christ dans l'exclu, le chômeur, le rebelle, l'homme en prison (lisez l'Évangile) plutôt que d'aller regarder le Saint-Sacrement qui ne m'apprend rien ! » Que faut-il dire dans ces cas-là ? Deux choses qui sont d'une grande simplicité. C'est simple parce que c'est vrai ; c'est vrai parce que c'est simple.

Voici ce qu'il faut trouver dans les véritables manuels de théologie : l'Église doit juger des révélations privées, c'est-à-dire que les hommes d'Église, comme déjà les grands prêtres et les scribes de Jérusalem devaient juger de l'authenticité des vocations des prophètes. Par exemple, ils devaient descendre au bord du Jourdain pour examiner les paroles et les actes de Jean le Précurseur, afin de dire s'il était un véritable homme de Dieu ou non. Cela qu'ils devaient faire, ils n'ont jamais eu le courage de le faire parce que cela contredisait leurs convictions profondes.

Lorsqu'il y a des apparitions, que ce soit à Medjugorje, à Fatima, à Garabandal, c'est le devoir de la hiérarchie avec son autorité pleine et souveraine, de nous dire si ce sont de vraies ou fausses apparitions. En ce sens, l'Église domine les voyants et ce que les voyants peuvent faire et raconter. De deux choses l'une : ou bien l'Église déclare que ce sont de fausses apparitions, de fausses visions, que la chose est fausse et dans ce cas-là, l'Église a le devoir de sanctionner ceux qui y croient, de faire disparaître ces choses de la superstition, de la sorcellerie, afin de ne pas nous égarer. Par exemple, si vraiment le Suaire est une œuvre fabriquée au quatorzième siècle, en prenant un cadavre saignant enroulé dans ce drap, horrible boucherie pour faire un suaire qu'on ferait adorer et on gagnerait de l'argent

ainsi, le pape Jean-Paul II doit de toute obligation déclarer que c'est un faux et le brûler, pas le vendre, mais le brûler. Mais si c'est la vérité, tout change.

Révélation privée, que ce soit sainte Bernadette, sainte Marguerite-Marie, des songes de don Bosco, tout cela est du ressort de l'Église enseignante. Elle doit dire si c'est vrai ou si c'est faux. Mais si c'est vrai, l'Église, avec le Saint-Esprit qui la guide, dit que les choses étant vraies, les messages, les miracles viennent du Ciel et le Ciel est au-dessus de Rome, au-dessus de l'autorité épiscopale. C'est le Ciel qui commande à ce moment-là et ce qui est dit, montré, est également parole d'Évangile. Ces révélations, quoique privées, sont égales en certitude à la révélation apostolique. On doit s'en occuper, on doit en parler, on doit s'en faire le relais. Parce que si la Vierge Marie a fait tourner le soleil dans le Ciel pour faire passer un certain message, ce message est un message divin qu'il faut prendre au sérieux (*ibid.*).

Alors notre Père pose une nouvelle question d'importance :

Pourquoi à notre époque ? Parce que ce message répond à des besoins nouveaux, à des besoins qui sollicitent la grâce de Dieu. C'est pour nous avertir, et si nous n'en tenons pas compte, si nous faisons comme si cela n'était pas, nous nous mettons sur le chemin de l'infidélité à la Vierge Marie, l'infidélité à Jésus qui est son Fils bien-aimé, l'infidélité à Dieu... pour la damnation éternelle ? Nous devons y faire écho.

Quand le Saint Suaire se manifeste comme un objet scientifique dont l'authenticité est ruisselante d'évidences multiples, c'est parce que **Dieu veut** que ce Saint Suaire retienne notre attention, qu'il excite notre dévotion, qu'il renouvelle notre piété et qu'il soit pour l'Église un ferment de conversion universelle. C'est de toute importance et cela s'impose même au Pape, aux évêques, au Concile. Cela passe avant leurs inventions humaines ou leur conservation un peu ramollie du dogme chrétien (*ibid.*).

Voilà qui est sauveur, car cela signifie que Jésus et Marie s'occupent personnellement de nous conserver la foi, pourvu seulement que les hommes veuillent bien les écouter.

D'où les révélations particulières. Au Ciel, ils doivent se dire – le Père, à son Fils, dans leur Esprit-Saint, puis le Père et le Fils à la Sainte Vierge – : « Mais comment est-ce que, bougre, on pourrait arriver à les sauver, tous ces gens-là ! On leur envoie des saints, on leur fait tourner le soleil dans le ciel, on envoie des miracles à gogo, on les punit, on les caresse, etc. Pas moyen ! Ils n'ont pas besoin de nous, ils nous disent : "Oui, d'accord, on vous mettra beaucoup d'encensoirs et des fleurs autour de votre autel, mais pour le reste,

laissez-nous faire, nous sommes compétents et dans notre domaine, nous sommes indépendants". »

Voilà le libéralisme que le saint pape Pie IX a condamné en disant que le libéralisme, c'était le pire péché des catholiques ! Il l'a dit, il l'a répété, les libéraux ont continué tout comme, en se disant : « Quand il sera mort, on aura un pape libéral. » Ils l'ont eu avec Léon XIII...

Ah ! C'est vraiment difficile à Dieu de faire le bonheur des hommes ! (*conférence du 18 juin 1989*)

LE TEMPORALISME DU SACRÉ-CŒUR.

Quel est donc ce dessein divin révélé qui gêne tant les hommes ? C'est que Dieu veut régner en son Fils, par le Cœur Immaculé de Marie, en tous domaines, et spécialement dans celui que l'homme croit pouvoir se réserver à lui-même, alors que c'est une soumission au « Prince de ce monde » par indocilité aux volontés du Sacré-Cœur.

Nous en sommes là. Vous voyez à quel point ce n'est pas au Bon Dieu qu'il faut reprocher d'abandonner la terre ! Ce n'est pas au peuple chrétien qui gémit sous les persécutions ni à aucun d'entre vous. Si nous sommes bons catholiques et si nous faisons notre possible – encore faut-il que nous le fassions –, mais c'est à tous ces intellectuels, à tous ces théologiens, l'équivalent de ceux qui ont condamné Jeanne d'Arc, qu'il faut le reprocher, parce qu'ils trouvent toujours le moyen de renvoyer le Sacré-Cœur et le Cœur Immaculé de Marie du domaine de leur politique qui leur appartient, et quand on leur rappelle la politique du Bon Dieu, ils disent que c'est nous qui faisons de la politique ! Ils appellent ça "le temporalisme".

Encore, l'autre jour, à Montmartre, les chapelains de Montmartre disaient à nos jeunes gens de la CRC, qui sont d'ailleurs ici présents : « Ce qu'on reproche à l'abbé de Nantes et à la Contre-Réforme, c'est de faire du temporalisme.

– *Qu'est-ce que c'est, le temporalisme, mon Père ?*

– C'est de dire que le Sacré-Cœur doit gouverner les choses politiques ! »

Ah ! la belle hérésie que voilà ! C'est l'hérésie dont nous nous vantons, c'est l'hérésie des saints ! Mais ça dénonce leur hérésie à eux : la politique nous appartient et nous faisons la politique de l'Amérique, nous faisons la politique de la Russie, nous faisons la politique de l'Allemagne, nous faisons la politique de l'Europe, mais la politique de l'Évangile, on ne connaît pas ça, parce que ça nous forcerait à ne plus être républicains, ne plus être démocrates, ne plus croire au libéralisme, ne plus croire au mercantilisme. Cela nous obligerait à devenir catholiques, royalistes et communistes, alors ça jamais ! D'abord, de Nantes a pris ça, il faudrait qu'on n'aille pas à sa suite... [*Applaudissements*] (*conférence du 18 juin 1989*)

Avec cette démonstration en tête, nous pouvons poursuivre la lecture de l'encyclique du pape François, sans plus être étonnés de cette indocilité aux révélations du Sacré-Cœur.

« 84. *La proposition de la Communion eucharistique des premiers vendredis du mois, par exemple, était un message fort à une époque où de nombreuses personnes cessaient de recevoir la Communion parce qu'elles n'avaient pas confiance dans le pardon divin, dans sa miséricorde, et considéraient la Communion comme une sorte de prix pour les parfaits.* »

C'est exact. À propos, qui a fait cette proposition de la communion des premiers vendredis du mois, et pourquoi ? Le pape François ne le dit pas ici, mais bien évidemment, c'est le Sacré-Cœur, à sainte Marguerite-Marie !

D'abord pour elle-même. C'était un vendredi de 1674. En voici le récit commenté par notre Père, lors de la retraite de communauté de l'automne 1985 :

« *“Ce fut alors qu'il me découvrit les merveilles inexplicables de son pur amour et jusqu'à quel excès il l'avait porté d'aimer les hommes, dont il ne recevait que des ingratitude et méconnaissances.”* (Autobiographie, n° 56)

« Là, le thème revient : à cet amour de Dieu que manifeste ce Cœur – et aujourd'hui, pour les derniers temps de l'Église, d'une manière tout à fait sensible – à notre sainte, à sa messagère, sa disciple, répond l'ingratitude des hommes. Et cette ingratitude est tellement coupable qu'il faut faire quelque chose pour que ce Cœur soit honoré, que Dieu soit glorifié par lui et que les hommes se sauvent.

« *“Ce qui m'est beaucoup plus sensible, me dit-il, que tout ce que j'ai souffert en ma Passion, d'autant que s'ils me rendaient quelque retour d'amour, j'estimerai peu tout ce que j'ai fait pour eux, et voudrais, s'il se pouvait, en faire encore davantage.”* (Autobiographie, n° 56)

« Il ne demande en retour que quelque retour d'amour, un peu d'amour. Il n'attend pas de nous que nous flambions comme les saints.

« *“Mais ils n'ont que des froideurs et du rebut pour tous mes empressements à leur faire du bien. Mais, du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à leurs ingratitude autant que tu en pourras être capable.”*

Et lui remontrant mon impuissance, il me répondit :

« *Tiens, voilà de quoi suppléer à tout ce qui te manque.”* Et en même temps, ce divin Cœur s'étant ouvert, il en sortit une flamme si ardente que je pensai en être consommée car j'en fus toute pénétrée, et ne pouvais plus la soutenir lorsque je lui demandai d'avoir pitié de ma faiblesse. (Autobiographie, n° 56)

« *Je serai ta force, me dit-il, ne crains rien, mais sois attentive à ma voix et à ce que je te demande pour te disposer à l'accomplissement de mes desseins.”* (n° 57)

« Alors là, nous passons encore, selon ce qui va nous devenir tout à fait habituel dans les révélations de Paray-le-Monial, de la dévotion pure à la pratique

de cette dévotion. Chaque fois, nous devons recevoir cette pratique avec empressement parce que, n'ayant pas une dévotion brûlante – nous ne sommes pas des saints –, nous pouvons tout de même effectuer cette pratique qui a une valeur sacramentelle, sacramentale :

« *“Premièrement, tu me recevras dans le Saint-Sacrement autant que l'obéissance te le voudra permettre, quelque mortification et humiliation qui t'en doivent arriver, lesquelles tu dois recevoir comme des gages de mon amour.”*

« Donc, Il veut la communion fréquente, Il sait qu'on l'interdira, qu'on lui fera des misères, qu'on en clabaudera toujours contre elle puisque la communion était une chose rare que les jansénistes voulaient rendre plus rarissime encore. Donc, elle en recevra des opprobres, ce sont des signes de l'amour de Jésus.

« *“Tu communieras de plus tous les premiers vendredis de chaque mois.”* »

« Là, il n'y a pas encore de comptabilité. C'est donc tous les premiers vendredis que Jésus veut être particulièrement honoré et recevoir réparation dans son Cœur outragé. »

Puis ensuite, Notre-Seigneur a étendu sa demande :

« En mai 1688, notre sainte reçoit une promesse, une communication de Notre-Seigneur, que l'on trouve dans la lettre 87 à mère de Saumaise, qui est tout à fait étonnante : *“Un jour de vendredi, pendant la sainte communion, il dit ces paroles à son indigne esclave, si elle ne se trompe* [mais il ne faut pas faire attention à ces derniers mots ; c'est mère Greyfié qui lui a dit que, par humilité et sens de sa faillibilité, il fallait que lorsqu'elle affirme les choses, elle ajoute cette clause de style pour marquer qu'elle abandonne cela au jugement de l'Église] :

“Je te promets dans l'excessive miséricorde de mon cœur, que son amour tout-puissant accordera à tous ceux qui communieront neuf premiers vendredis des mois de suite, la grâce de la pénitence finale, ne mourant point dans ma disgrâce et sans recevoir leurs sacrements, mon divin Cœur se rendant leur asile assuré au dernier moment.” »

Le Pape ne fait pas état de cette promesse du Sacré-Cœur, et se contente de recommander cette pratique à cause de ses bons effets contre les jansénistes : « *Dans ce contexte janséniste, la promotion de cette pratique a fait beaucoup de bien, en aidant à reconnaître dans l'Eucharistie l'amour proche et gratuit du Cœur du Christ qui nous appelle à l'union avec Lui. Elle ferait beaucoup de bien également aujourd'hui pour une autre raison : parce qu'au milieu du tourbillon du monde actuel et de notre obsession pour les loisirs, la consommation et le divertissement, les téléphones et les réseaux sociaux, nous oublions de nourrir notre vie de la force de l'Eucharistie.* » (n° 84)

Quand même, c'est un peu court, en regard de la demande du Sacré-Cœur et de son intention réparatrice, en vue de la persévérance finale. Le Sacré-Cœur

demandait que nous nous occupions de lui, et ici, le Pape trouve que cette pratique serait bien pour « *notre vie* »... présente.

« 85. *De même, personne ne doit se sentir obligé de faire une heure d'adoration le jeudi. Mais comment ne pas la recommander ? Lorsque quelqu'un vit cette pratique avec ferveur, avec de nombreux frères, et qu'il trouve dans l'Eucharistie l'amour du Cœur du Christ, "il adore avec l'Église le symbole et comme l'empreinte de la charité divine qui a été jusqu'à aimer le genre humain avec le Cœur du Verbe Incarné" (HAURIETIS AQUAS, Pie XII).* »

Bien sûr que cette pratique a de bons effets, de communion ecclésiale, puisque c'est encore une demande du Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie. Le Pape ne le dit pas, ni non plus pourquoi le Sacré-Cœur a fait cette demande :

« *"Et toutes les nuits, du jeudi au vendredi, je te ferai participer à cette mortelle tristesse que j'ai bien voulu sentir au jardin des Olives, et laquelle tristesse te réduira, sans que tu la puisses comprendre, à une espèce d'agonie plus rude à supporter que la mort."* »

« Il veut l'unir à son agonie, parce qu'elle est l'instrument choisi de sa dévotion.

« *"Et, pour m'accompagner dans cette humble prière que je présentais alors à mon Père parmi toutes mes angoisses, tu te lèveras entre onze heures et minuit pour te prosterner pendant une heure avec moi, la face contre terre, tant pour apaiser la divine colère, en demandant miséricorde pour les pécheurs, que pour adoucir en quelque façon l'amertume que je sentais de l'abandon de mes apôtres, qui m'obligea à leur reprocher de n'avoir pu veiller une heure avec moi : et pendant cette heure tu feras ce que je t'enseignerai."* » (Georges de Nantes, retraite 1985)

JANSÉNISME OU QUIÉTISME ?

Mais visiblement, le Pape veut passer vite, il a d'autres soucis que de s'occuper du Sacré-Cœur. Pour lui, la dévotion au Sacré-Cœur n'est qu'un remède à un certain jansénisme moderne qui le préoccupe :

« 86. *Cela était difficile à comprendre pour de nombreux jansénistes qui méprisaient tout ce qui était humain, affectif, corporel, et qui considéraient en fin de compte que cette dévotion nous éloigne de la pure adoration du Dieu Très-Haut. Pie XII qualifia de "faux mysticisme" cette attitude élitiste de certains groupes qui voyaient Dieu tellement haut, tellement séparé, tellement distant, qu'ils considéraient les expressions sensibles de la piété populaire comme dangereuses et nécessitant un contrôle ecclésiastique.* »

Pie XII écrivait en effet dans l'encyclique *HAURIETIS AQUAS* : « Il est donc faux de dire que la contemplation du Cœur physique de Jésus empêche de parvenir à l'amour intime de Dieu et qu'elle retarde l'âme dans le chemin qui conduit aux plus hautes vertus. L'Église rejette complètement cette fausse doctrine mystique,

comme par la voix de Notre Prédécesseur d'heureuse mémoire, Innocent XI, elle a rejeté les assertions de ceux qui disaient : "Elles (les âmes de cette voie intérieure) ne doivent pas exprimer des mouvements d'amour à l'égard de la Sainte Vierge, des saints ou de l'humanité du Christ, parce que ces objets étant sensibles, il en est de même de l'amour à leur égard. Aucune créature, ni la Sainte Vierge, ni les saints ne doivent avoir de place dans notre cœur, parce que seul Dieu veut l'occuper et le posséder." »

Et il ajoutait : « Les théologiens catholiques ne pensent ni n'enseignent ainsi. [...] C'est donc à la Personne même du Verbe incarné en tant que fin que s'adresse le culte relatif qui est rendu aux images, soit aux reliques se rapportant aux affreux tourments que notre Sauveur a supportés pour nous, soit à cette image dont la puissance et la signification dépassent tout le reste, le Cœur du Christ qui a été transpercé sur la croix. » (*HAURIETIS AQUAS*, n° 52)

Mais ce n'est pas cela qui soucie le pape François car il ajoute : « *En outre, diverses formes de religiosité privées de références à une relation personnelle avec un Dieu d'amour se multiplient dans la société, et sont de nouvelles manifestations d'une "spiritualité sans chair". Cela est vrai. Mais je dois souligner qu'un dualisme janséniste préjudiciable renaît sous de nouveaux traits au sein même de l'Église. Il a acquis une nouvelle force au cours des dernières décennies. Il est une manifestation de ce gnosticisme qui ignorait la vérité du "salut de la chair" et qui fut dommageable à la spiritualité des premiers siècles de la foi chrétienne.* » (n° 87) Qui cela vise-t-il ? Difficile à dire... Le Pape ne mentionne aucun nom, aucun ouvrage. Dans le paysage ecclésiastique moderne, on ne voit pas trop qui pourrait viser cette étiquette de "janséniste" ? Des modernistes, mais dépourvus du piétisme d'un Benoît XVI, genre Hans Küng ou Xavier Léon-Dufour ? Peut-être...

Mais en réalité, c'est exactement la méthode du *Fonds obligatoire* du Nouveau catéchisme que notre Père dénonçait dans sa lettre au cardinal Lefebvre, en juin 1968 : « Nos Évêques, dans leur Directoire de Pastorale Catéchétique, recommandent d'« écarter le danger pour l'enfant de réduire la vie chrétienne à une observance tout extérieure des préceptes moraux ». Le fantôme anachronique du jansénisme est évoqué ici pour nous jeter dans le désordre contraire, très réel et plus grave celui-là, du quiétisme, de l'immanentisme moderniste. » (CRC n° 9, juin 1968, p. 5)

« Quiétisme ? Oui. Ne pas se soucier de son salut éternel et croire à l'amour (celui de Dieu pour nous, et de nous pour lui) est bien une marque de cette hérésie. » (*Autodafé*, p. 341)

Et de fait, bien que le mot n'y soit pas (et pour cause !) nous sommes en plein quiétisme avec cette encyclique où il n'y a pas de péché originel, pas de rédemp-

tion, pas de jugement éternel, pas d'enfer ni de ciel, mais le seul amour pur du Cœur de Jésus. Le Pape agite l'épouvantail du jansénisme dans le seul but de nous conduire plus sûrement dans son rêve.

Comme s'il fallait le prouver, le Pape ajoute aussitôt : *« C'est pourquoi je tourne mon regard vers le Cœur du Christ et je vous invite à renouveler votre dévotion. J'espère qu'elle pourra aussi toucher la sensibilité contemporaine et nous aider à faire face à ces dualismes anciens et nouveaux auxquels elle offre une réponse adéquate. »* (n° 87) Mais si c'est pour tomber dans le quiétisme, guidé par le Pape... où est le profit ?

Le Pape poursuit ses mises en garde :

« 88. Je voudrais ajouter que le Cœur du Christ nous libère en même temps d'un autre dualisme : celui des communautés et des pasteurs qui se concentrent uniquement sur les activités extérieures, les réformes structurelles dépourvues d'Évangile, les organisations obsessionnelles, les projets mondains, les réflexions sécularisées, les propositions qui se présentent comme des prescriptions que l'on veut parfois imposer à tous. »

Attention ici : si cet avertissement vise l'activisme qui prend le pas sur la piété, la contemplation, fort bien ! Mais si c'est l'idée qu'on peut se passer de structures, d'institutions, de l'Église, alors c'est tout différent. Et c'est plutôt ce que semble insinuer ici le Pape en fustigeant *« un christianisme qui oublie la tendresse de la foi, la joie du dévouement au service, la ferveur de la mission de personne à personne, la fascination pour la beauté du Christ, la gratitude passionnée pour l'amitié qu'Il offre et pour le sens ultime qu'Il donne à la vie. »* Car le Pape ne décrit ici que des réalités individuelles et non communautaires, c'est-à-dire d'Église. C'est tout l'esprit de la "synodalité", tintée d'un quiétisme anesthésiant. Tout comme au dix-septième siècle, le quiétisme du pape François ne peut supporter l'idée d'une institution prévalant sur la personne, et l'obligeant.

Au contraire, notre Père voit l'Église comme le *« CORPS MYSTIQUE DU CHRIST »* (Pie XII), qui nous permet de Le voir, Le sentir, Le toucher pour ainsi dire par la médiation de son Église.

« La seule pensée d'appartenir à l'Église suffit à renouveler la jubilation de notre âme, car l'Église est sainte, semblable à son Époux Jésus-Christ dont elle a reçu une telle ressemblance qu'il n'y a rien au monde d'aussi beau, d'aussi sage, d'aussi majestueux que son visage et tout son être. »

« En cette Épouse vit l'Esprit de son Époux, Jésus, "cet homme que Dieu a accrédité auprès de nous par les miracles, prodiges, et signes qu'Il a opérés par lui au milieu de nous" (Ac 2,22), homme comme jamais n'en a paru ni n'en paraîtra sur terre, tendre, sage et fort. L'Église en tout elle-même rayonne de la vie, de la santé, de la splendeur de Jésus-Christ et l'enfant revient sans cesse en ses bras, boire aux mamelles

gonflées du lait de sa doctrine et de sa charité. » (Lettre à mes amis n° 134 du 19 mars 1963)

Notre Père a précisé cette doctrine catholique à de nombreuses reprises dans ses sermons, comme celui-ci de 1980 :

« L'Église est la suite corporelle du Christ. On dit que l'Église est son corps et que nous sommes ses membres. C'est parce que l'Église a été fondée par Jésus, Jésus qui a envoyé ses Apôtres, leur a imposé les mains, leur a donné le Saint-Esprit et ainsi, de siècle en siècle, sans aucune interruption, toujours d'homme visible à homme visible, par un contact corporel (l'imposition des mains, le don des sacrements), par un contact spirituel (celui de la parole, de l'enseignement, de la discipline). Ainsi, de proche en proche, de génération en génération, jusqu'à nous, nous sommes en lien avec Jésus-Christ. Vous avez été baptisé par un prêtre ? Ce prêtre, c'est le Christ. Voyez bien cette suite d'imposition des mains par un prêtre à un autre prêtre, par un évêque à un prêtre, qui devient évêque, etc., entre le Christ et nous, il n'y a pas de discontinuité. C'est merveilleux, cela ! »

« Donc, l'Église est le Corps de Jésus. Cela veut dire que, de Jésus à nous, sans interruption, nous est venue par la parole répétée de bouche en bouche, de bouche à oreille, d'âme à âme, la connaissance de ce que Jésus a enseigné. De la même manière, la vie de Jésus est venue de sacrement en sacrement ; par le baptême administré, sans interruption, la vie de Jésus coule en nous. Quand nous recevons les sacrements, en raccourci, nous les recevons de la main du Christ. Et enfin, quand nous nous soumettons aux ordres de nos supérieurs, quand ces ordres sont saints, sont donnés bien légitimement dans l'Église, ce sont les ordres mêmes de Jésus-Christ. Voilà pourquoi ce n'est pas tout d'obéir à sa conscience, c'est d'obéir à l'Église parce que l'Église, c'est le Corps du Christ, c'est Jésus qui continue à commander parmi nous. C'est le bon Pasteur. »

« Nous ne sommes pas seuls en face de Dieu. Il y a toujours des hommes orgueilleux, des esprits curieux, des esprits faux, qui ne veulent aucun intermédiaire entre Dieu et eux. Alors, ils rejettent le Pape, les Évêques, les Sacrements. Ils ne veulent pas qu'on les instruisse du catéchisme. Ils veulent être seuls avec Dieu. Ils ne viennent jamais à la Messe, mais ils viennent dans les églises, paraît-il, quand il n'y a personne ! Quelle vue fausse ! L'homme seul en face de Dieu... Mais ils ne le voient pas, ils ne l'entendent pas ! Cet homme est perdu et s'il s'imagine avoir trouvé Dieu, il n'a trouvé que son imagination. Et il tombe dans le vertige de l'admiration de lui-même et de ses créations imaginaires. »

« Alors que l'Église est notre Médiatrice, c'est elle qui nous parle du Christ, c'est elle qui nous met en relation avec le Christ et par le Christ, à Dieu, au Père. Le Christ est Dieu, mais le Père est Dieu et le

Christ nous mène à Dieu le Père. Elle nous mène à lui, puis elle nous laisse avec lui. Elle est Médiatrice, mais elle ne fait pas obstacle, elle facilite la rencontre. Nous autres, comme membres de l'Église, nous sommes en elle, épouse du Christ, et nous ne pouvons pas être unis plus intimement à Jésus que lorsque nous sommes intégrés très profondément à l'Église.» (sermon du dimanche 22 juin 1980)

Malheureusement, le pape François est loin de cet amour de l'Église qui est « *Jésus répandu et communiqué* », comme disait Bossuet.

Il poursuit son idée : « 89. *Ce sont ces maladies très actuelles, dont nous ne ressentons même pas le désir de guérir lorsque nous nous sommes laissés piéger, qui me poussent à proposer à toute l'Église un nouveau développement sur l'amour du Christ représenté dans son saint Cœur. Là nous rencontrons la totalité de l'Évangile, là se résume la vérité à laquelle nous croyons, là se trouve ce que nous adorons et cherchons dans la foi, là se trouve ce dont nous avons le plus besoin.* » Sera-ce le Cœur avec la Croix ? Ou sans la croix... Le Pape semble répondre à la question en achevant sa troisième partie par un appel à cette « *chère sainte Thérèse de l'Enfant Jésus* » :

« 90. *Devant le Cœur du Christ il est possible de revenir à la synthèse incarnée de l'Évangile et de vivre ce que je proposais il y a peu, en rappelant la chère sainte Thérèse de l'Enfant Jésus : l'attitude la plus appropriée est de placer la confiance du cœur hors de soi-même, en la miséricorde infinie d'un Dieu qui aime sans limites et qui a tout donné sur la Croix de Jésus-Christ. Elle a vécu cela intensément parce qu'elle avait découvert dans le cœur du Christ que Dieu est amour : "À moi Il a donné sa Miséricorde infinie, et c'est à travers elle que je contemple et adore les autres perfections Divines".* »

On pourrait entendre sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus dire au Pape : « Pas de quiétisme ! »

Céline raconte ses souvenirs de novice :

« Bien qu'elle marchât par cette voie de confiance aveugle et totale qu'elle nomme sa petite voie ou voie d'enfance spirituelle, jamais elle ne négligea la coopération personnelle, lui donnant même une importance qui remplit toute sa vie d'actes généreux et soutenus. C'est ainsi qu'elle l'entendait et nous l'enseignait constamment au noviciat. Un jour que j'avais lu ces paroles dans *L'ECCLÉSIASTIQUE* : "**La miséricorde fera à chacun sa place selon le mérite de ses œuvres et selon l'intelligence de son pèlerinage.**" (Si 16,15) – Je lui fis remarquer qu'elle aurait une belle place car elle avait dirigé sa barque avec une sublime intelligence ; mais pourquoi y avait-il selon le mérite de ses œuvres ?

« Elle m'expliqua alors avec énergie que l'abandon et la confiance en Dieu s'alimentent par le sacrifice. "Il faut, me dit-elle, faire tout ce qui est en soi,

donner sans compter, se renoncer constamment, en un mot, prouver son amour par toutes les bonnes œuvres en son pouvoir. Mais à la vérité, comme tout cela est peu de chose... il est nécessaire, quand nous aurons fait tout ce que nous croyons devoir faire, de nous avouer des serviteurs inutiles, espérant toutefois que le Bon Dieu nous donnera, par grâce, tout ce que nous désirons. C'est là ce qu'espèrent les petites âmes qui courent dans la voie d'enfance : je dis "courent" et non pas "se reposent." » (*CONSEILS ET SOUVENIRS*, recueillis par sœur Geneviève de la Sainte Face)

Mais le Pape continue sur sa lancée : *C'est pour-quoi la prière la plus populaire, adressée comme une flèche au Cœur du Christ, dit simplement : "J'ai confiance en toi" (sœur Faustine, 22 février 1931). Aucune autre parole n'est nécessaire.* »

Et voilà le quiétisme du Pape bien appuyé ! Mais la fausse mystique de la religieuse polonaise (cf. frère Bruno de Jésus-Marie, *Sœur Faustine contre sœur Lucie*, in *IL EST RESSUSCITÉ* n° 162, avril 2016) n'a rien à voir avec la dévotion au Sacré-Cœur. En effet, la vision du 22 février 1931 réclame la réalisation d'une peinture de Jésus, avec cette légende « *Jésus, j'ai confiance en Toi* ». Or ce tableau dit du "**CHRIST MISÉRICORDIEUX**", fruit de la désobéissance (cf. *IL EST RESSUSCITÉ* n° 162, avril 2016, p. 16 à 18), qui se trouve répandu partout maintenant dans les églises, est une image où il n'y a précisément pas le Sacré-Cœur. Et pour cause ! Car la dévotion au Sacré-Cœur est le culte de la sainteté de Justice en même temps que de la sainteté de Miséricorde, l'une ne pouvant être séparée de l'autre, selon le message du Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie, à Paray-le-Monial.

Et précisément, l'expression de « *flèche au Cœur du Christ* » employée ici par le pape François fait irrésistiblement penser à une révélation faite à sœur Marie de Saint-Pierre, du carmel de Tours. Cette authentique sainte mystique avait entendu le 26 août 1843, une "voix intérieure" lui dire :

« "*Mon Nom est partout blasphémé, jusqu'aux enfants qui blasphement.*" Alors, Il m'a fait voir combien cet affreux péché blessait douloureusement son divin Cœur plus que tous les autres. Par le blasphème, le pécheur le maudit en face, l'attaque ouvertement, anéantit sa Rédemption et prononce lui-même sa propre condamnation et son jugement. Il me fit envisager le blasphème comme une flèche empoisonnée qui blessait continuellement son divin Cœur ; alors Il me fit entendre qu'Il voulait me donner "une flèche d'or" pour le blesser délicieusement ou pour cicatriser les blessures de la malice que lui font les pécheurs.

« Voici la louange que Notre-Seigneur me dicta malgré ma grande indignité pour la réparation des blasphèmes de son Saint Nom et qu'Il me donna comme une flèche d'or, me disant que chaque fois que je la dirai, je blesserai son Cœur d'une blessure d'amour.

FLÈCHE D'OR

« QU'À JAMAIS SOIT LOUÉ, BÉNI, AIMÉ, GLORIFIÉ, LE TRÈS SAINT, TRÈS SACRÉ, TRÈS SURADORABLE, TRÈS INCONNU, TRÈS INEXPRIMABLE NOM DE DIEU, AU CIEL, SUR LA TERRE ET DANS LES ENFERS, PAR TOUTES LES CRÉATURES SORTIES DES MAINS DE DIEU ET PAR LE SACRÉ CŒUR DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST AU TRÈS SAINT-SACREMENT DE L'AUTEL. »

Nous sommes très très loin de la fausse mystique de sœur Faustine. « *Aucune autre parole n'est nécessaire* » que ce « *J'ai confiance en toi* » ? Au contraire et bien mieux enseignent tous les saints, et particulièrement saint Ignace dans ses *Exercices* : « Il faut mettre l'amour dans les œuvres plus que dans les paroles. » (*Exercices spirituels*, n° 230)

Et c'est dans cette perspective que notre Père développait sa doctrine mystique du « *Chemin bas de la perfection* », en 1990 : « Dans notre symbolique aimée de la C.R.C., de notre monastère, il y avait le Cœur, et jamais nous n'aurons passé assez de temps – et c'est ce que nous avons fait pendant des années, nous continuerons parce que ce n'est pas encore parfait – à contempler, à regarder ce Cœur Sacré, à regarder le Cœur Immaculé de Marie ; ce Cœur c'est l'amour : il nous convainc que l'amour de Dieu est grand pour nous, l'amour de Jésus, de la Vierge et de saint Joseph ; et qu'il n'y a que l'amour et que, en définitive, c'est l'amour qui compte. Seulement, comme dit saint Ignace, l'amour ne se montre pas par des paroles, mais par des œuvres. Comment manifester qu'on aime ?

« Il faut vivre cet amour, mais comment ? Soudain, voici que la Croix apparaît, plantée sur ce Cœur de Jésus et de Marie, plantée dans ces deux Cœurs. Plantée dans l'un : c'est la Passion ; et secrètement plantée dans l'autre : c'est la Compassion. Ces deux Cœurs sont ainsi resserrés l'un contre l'autre. La preuve, c'est qu'ils sont entourés, dans les images de sainte Marguerite-Marie, d'une couronne d'épines unique pour eux deux, c'est leur même couronne. Si l'un est blessé par la lance et que l'on en voit l'ouverture d'où sort de l'eau et du sang, l'autre est transpercé, transfixé par une épée, un glaive de douleur, qui transperce le Cœur de Marie et le Sang coule dans le calice, il arrose la terre. Et nous mettons sur le Cœur de la Vierge Marie une hostie blanche, qui symbolise l'action de grâces, l'Eucharistie, le Saint-Sacrifice de la Messe, l'oblation. Jésus se charge de l'immolation physique, corporelle, et la Vierge Marie l'accompagne dans l'oblation spirituelle, cordiale. » (*Vraie et fausse mystique*, 1990 – 9^e conférence : « *Le Chemin bas de la Perfection* », II. Adolescence laborieuse : la Charité)

À Jésus la Passion, à l'Église dont la Vierge Marie est la personnification, la Compassion.

Le Pape en commençant sa troisième partie, écrivait : « *Rappelons maintenant comment l'Église réfléchit sur le saint mystère du Cœur du Seigneur.* »

(n° 47) À la fin de cette troisième partie, nous voyons mieux qu'il ne suffit pas de « *réfléchir* », mais d'aimer, et il manque cruellement ici l'expression d'une volonté d'épouser les pensées, les désirs, les œuvres du divin Cœur de Jésus, signe d'un attachement de l'épouse, l'Église, à son Époux, Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la recherche d'un cœur à Cœur. C'est pourquoi il importerait de répondre à cette question que ne se pose malheureusement pas le pape François : *Qu'est-ce que le Sacré-Cœur dit à l'Église, tout particulièrement pour aujourd'hui ?*

La réponse se trouve dans les révélations de Fatima, révélations « *privées* » peut-être, mais tellement prouvées par des signes éclatants, dans le soleil même, qu'elles en sont largement rendues publiques ! et donc impératives pour l'Église en sa hiérarchie et en ses membres. Sainte Jacinthe les résumait ainsi à Lucie qui aurait à les répéter et propager, quatre-vingt-cinq ans durant, au milieu de tant de contradictions : « Toi, tu resteras ici afin de dire que Dieu veut établir dans le monde la dévotion au Cœur Immaculé de Marie. Le moment venu de le dire, ne te cache pas. Dis à tout le monde que Dieu nous accorde ses grâces par le moyen du Cœur Immaculé de Marie ; que c'est à Elle qu'il faut les demander ; que le Cœur de Jésus veut qu'on vénère avec Lui le Cœur Immaculé de Marie ; que l'on demande la paix au Cœur Immaculé de Marie, car c'est à Elle que Dieu l'a confiée. Ah ! si je pouvais mettre dans tous les cœurs le feu que j'ai là, dans ma poitrine, et qui me brûle et me fait tant aimer le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie ! »

Voilà ce que devrait être notre dévotion au Sacré-Cœur : un immense amour du Cœur de Marie, une volonté de réparer sans cesse les offenses à ce Cœur Immaculé, un désir de pratiquer la petite dévotion réparatrice des cinq premiers samedis du mois. Ce sont les œuvres qui aujourd'hui manifestent notre dévotion au Sacré-Cœur, comme Il l'a demandé lui-même.

Le pape François annonce la suite de son encyclique : « 91. *Dans les chapitres suivants, nous allons souligner deux aspects fondamentaux que la dévotion au Sacré-Cœur doit réunir aujourd'hui pour continuer à nous nourrir et à nous rapprocher de l'Évangile : l'expérience spirituelle personnelle et l'engagement communautaire et missionnaire.* » Et il le fera en parcourant l'histoire sainte puis l'histoire de l'Église, en citant abondamment les saints. Vu l'ampleur qu'il a consacrée à ce développement, cela intéresse le Pape. Et c'est un point commun avec notre Père ! S'il plaît à Dieu, ayant en main l'œuvre immense de ce grand théologien, nous aussi nous profiterons de cette étude, afin de renouveler notre compréhension et notre ardeur de dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et au Cœur Immaculée de Marie, qui ne font qu'un. (à suivre)

(père Sébastien du Cœur de Marie Immaculée.



CONSOLATION DE NOËL

Nous sommes entrés le 10 décembre dans l'année du centenaire des apparitions de Pontevedra. Tragique anniversaire, au terme de cent ans de mépris de la dévotion réparatrice au Cœur Immaculé de Marie que l'Enfant-Jésus et Notre-Dame étaient venus nous révéler.

Seule la Contre-Réforme catholique reçoit et met en œuvre les secrets divins des Saints Cœurs de Jésus et Marie, révélés à Paray-le-Monial et à Fatima, comme le rappelle frère Bruno dans sa dernière *LETTRE À LA PHALANGE*. Dans la nuit de l'apostasie qui s'épaissit, nous cherchons d'un cœur inquiet où trouver l'Enfant-Jésus et sa Mère, pour qu'ils soient notre réconfort, mais aussi pour leur consolation, pour leur donner l'amour, la compassion, la réparation dont ils sont altérés, sans lesquels ils ne peuvent faire miséricorde aux hommes ingrats qui marchent à l'enfer.

Nous pensions les trouver à La Salette, mais il nous a été répondu que la CRC, sous le coup d'un avertissement doctrinal de la CEF, *n'avait pas sa place* dans l'hôtellerie de ce sanctuaire. C'est donc ailleurs que Jésus et Marie veulent recevoir leur petite Phalange, les moindres de leurs fidèles, comme jadis les pâtres crotteux, dans la grotte de Bethléem.

Nous avons par grâce de quoi nous soutenir en chemin ! Frère Bruno est heureux d'offrir à ses lecteurs pour Noël un numéro qui donne toutes les raisons de croire, adorer, espérer, aimer et faire réparation pour l'apostasie de l'Église et la grande pitié des âmes sans amour. C'est par notre fidélité à l'abbé de Nantes et à sa défense héroïque du dogme de la foi que nous pouvons encore aujourd'hui comprendre la dévotion frelatée au Sacré-Cœur du pape François.

Plus largement, l'inlassable prédication mariale de notre frère prieur, heureusement publiée dans les *logia*, sur la VOD, nourrit notre foi. Les minimalistes, christocentristes et autres chrétiens tristes en prennent ombrage. Mais c'est justement en contemplant Marie que nous comprenons mieux les mystères de son Fils. Et c'est bien cela qui attire nos amis de plus en plus nombreux dans nos ermitages lors des premiers samedis du mois et tout dernièrement pour la fête de l'Immaculée Conception, forçant nos frères à investir dans les technologies de retransmission audiovisuelle !

Ce n'est pas tout. Pour mieux entrer dans le dessein de grâce et de miséricorde du Cœur très unique de Jésus et de Marie, nous nous sommes plongés, en compagnie de nos amis, dans *LE SECRET DE PARAY-LE-MONIAL*, prêché par notre Père en 1985.

Ces conférences sont saisissantes, le Père soulignant en introduction la nouveauté de ce culte du Sacré-Cœur sous la forme d'une amende honorable – en d'autres termes, d'une dévotion réparatrice. Pour mieux nous y gagner, Notre-Seigneur ne s'est pas contenté de nous l'enseigner, mais il s'est choisi une disciple bien-aimée, sainte Marguerite-Marie, dont la vie tellement aimable nous représente dramatiquement le mystère de la Rédemption et nous attire à l'amour de son Cœur adorable.

Dès son enfance prédestinée, les grâces qu'elle reçoit, les épreuves et psychodrames qu'elle traverse préfigurent déjà sa vocation. La Sainte Vierge l'y prépare elle-même, en éducatrice sage et exigeante !

« Et il m'arriva une fois que, m'étant assise en disant notre rosaire, elle se présenta devant moi, et me fit cette réprimande qui ne s'est jamais effacée de mon esprit, quoique je fusse encore bien jeune : "Je m'étonne, ma fille, que tu me serves si négligemment !" »

C'est dire avec quelle attention Notre-Dame écoute nos chapelets quotidiens et guette tous nos efforts !

ACTUALITÉS

Le tour des actualités nationales, internationales et religieuses par frère Michel, le dimanche après-midi, fut assez accablant. Notre frère commença par analyser le renversement du gouvernement Barnier, illustration de l'absurdité et de la nocivité de la démocratie parlementaire. La crise politique en cours met spécialement en lumière la perversité de l'idéologie européiste qui rend nos gouvernants inaptes à poursuivre le bien commun de la France. Et voilà le pays un peu plus enfoncé dans le marasme.

Il se trouve que trois jours plus tôt, le 5 décembre, des phalangistes de la Permanence parisienne avaient participé au colloque organisé par l'Institut catholique de Paris sur Marc Sangnier. Le but en était précisément de réenchainer la République par l'exemple de la ferveur du fondateur du *SILLON* et père de la démocratie chrétienne : *« Il voulait faire naître une organisation politique et sociale qui développerait la conscience et la responsabilité de chacun, lui permettant de prendre part à la direction des affaires communes. Cette conception originale de la vie de la cité pourrait-elle s'avérer opportune face à la fatigue de la démocratie libérale, à la défiance croissante envers les institutions et envers les élites, à la montée des populismes ? »* (livret du colloque)

Plusieurs personnalités prestigieuses de la République honoraient cet événement de leur présence, pour témoigner de l'influence exercée par "Marc" sur leur engagement politique et leur vie de chrétiens. François

Bayrou se distingua par son lyrisme : « *Sangnier, c'est pour moi un émerveillement franciscain* ».

Cependant, la vieille chimère démocrate-chrétienne ne subsiste qu'au prix d'un énorme mensonge : la négation de sa condamnation doctrinale par saint Pie X, dans sa lettre aux évêques français du 25 août 1910. Dans la bouche d'Anicette Sangnier, petite-fille de Marc, elle n'est plus qu'un « *diktat* » disciplinaire. Très embarrassée par la question de l'un de nos amis – « *Doit-on considérer que la lettre NOTRE CHARGE APOSTOLIQUE a été expulsée, éliminée du magistère ordinaire de l'Église ?* » – elle en vint à affirmer que son grand-père n'avait jamais été condamné ! Certes, le Saint-Père épargna des sanctions personnelles à Marc Sangnier dont il espérait la conversion. En revanche, ses erreurs furent si précisément analysées et fermement dénoncées que depuis 1910, on ne peut plus être démocrate et catholique.

Las ! Faute d'avoir écouté saint Pie X, le monde entier est victime de la révolution. Ces derniers mois, toutefois, de nombreux pays ont vu l'avènement d'une réaction nationaliste, vestige du vieil ordre chrétien et favorable à la Russie, mais combattue par les démocraties occidentales, sans reculer devant aucun moyen. Ainsi des agitations en Géorgie, des élections frauduleuses en Moldavie, de l'annulation du scrutin présidentiel en Roumanie, de la tentative d'assassinat du chef du gouvernement slovaque Robert Fico !

L'élection de Donald Trump à la Maison-Blanche marque un revers des néoconservateurs va-t-en-guerre, mais pas un retour en Chrétienté ! S'il croit davantage à la puissance du commerce qu'à celle des armes, le nouveau président élu n'en poursuit pas moins la même ambition hégémonique anglo-saxonne et protestante. Et tandis que nous voyons la Russie renforcer irrésistiblement ses positions en Ukraine, notamment grâce à sa nouvelle arme de dissuasion non nucléaire, le missile balistique *orechnik*, le renversement subit de l'État syrien prouve la puissance de nuisance que conservent les États-Unis et leurs alliés.

Seul le retour de l'Église à sa foi permettra la restauration de la Chrétienté. Or nous en sommes encore loin. Le 24 novembre, le Pape a déclaré avec force que le Document final du dernier synode « *participe au Magistère ordinaire du Successeur de Pierre* », tout en affirmant qu'il « *présente certaines nouveautés* » !

Loin de travailler à relever les ruines de la Chrétienté, François a préféré prêcher la laïcité en Corse, le 15 décembre, plutôt que de célébrer la gloire de l'Immaculée, à Paris, la semaine précédente.

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

Enregistrements disponibles sur notre site de VOD :
vod.catalogue-crc.org

♦ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH

DÉCEMBRE 2024

- ACT. CHAGRIN ET COURROUX
DE NOTRE-DAME DE PARIS.
- L 173. GEORGES DE NANTES,
MARTYR DE L'OBÉISSANCE DE LA FOI.
2. La suspense *a divinis* (25 août 1966).

♦ LES CONFÉRENCES DU CAMP DE LA PHALANGE 2024

DÉCEMBRE 2024

- PC 89. 2. « LES ORIGINES OBSCURES D'UNE
PRÉDILECTION CERTAINE. » (I^{er}-V^e siècle)
- 3. SOUS LE VOILE DE SAINTE MARIE
MÈRE DE DIEU. (VI^e-X^e siècle)
- 4. *Montage* : SAINTE MARIE DE ROCAMADOUR.

Quelle occasion gâchée que cette réouverture de Notre-Dame de Paris ! Quel nouvel outrage pour la Vierge Marie qui fut la grande oubliée de la cérémonie ! Faute d'avoir été exploitée par l'Église de France et par le Pape afin d'accomplir une splendide réparation pour tant d'outrages qui blessent le Cœur Immaculé de Marie dans notre pays, l'inauguration de la cathédrale s'est muée en une grandiose célébration culturelle du génie humain et français, à relents maçonniques, tout à la gloire de Macron.

Au terme de cette analyse éprouvante, frère Bruno clôture ces deux jours de retraite en reprenant la *PAGE MYSTIQUE* de décembre 1977 : cette année encore, nous vivrons un bien triste Noël, Noël cruel, à cause du « *grand et terrible esseulement où nous laisse la Chrétienté, périssante* ». Noël cruel, bien plus encore, pour le Cœur de Jésus-Marie couronné d'épines. Leurs souffrances rédemptrices commencèrent dans le froid et la misère de l'étable de Bethléem, mais ils souffrent encore tellement davantage aujourd'hui de notre apostasie ! Dès lors, notre peine nous engage à compatir à la leur. La première étape de notre Croisade réparatrice du centenaire de Pontevedra sera donc la grotte de Bethléem, pour y consoler l'Enfant et sa Mère. En attendant d'achever notre marche, en 2025, dans une autre grotte bénie...

(frère Guy de la Miséricorde.)

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – crc-resurrection.org

ABONNEMENT 35 €, étudiants 20 €, soutien 65 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 41 €, AUTRES PAYS 66 €, par avion 76 €.